



HAL
open science

La première version du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”

François Rosset, Dominique Triaire

► **To cite this version:**

François Rosset, Dominique Triaire. La première version du “ Manuscrit trouvé à Saragosse ”. Émilie Klene. Jean Potocki à nouveau, 356, RODOPI, pp.323-431, 2010, Faux titre, 978-90-420-3162-3. halshs-01077467

HAL Id: halshs-01077467

<https://shs.hal.science/halshs-01077467>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PREMIÈRE VERSION DU MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE

FRANÇOIS ROSSET et DOMINIQUE TRIAIRE

PRÉSENTATION

Depuis l'édition des *Œuvres* de Jean Potocki (Peeters, 2004-2006) et celle du *Manuscrit trouvé à Saragosse* chez GF Flammarion en 2008, le célèbre roman de Potocki est apparu pour la première fois sous la forme ou plutôt sous *les* formes que lui avait réellement conférées son auteur. Ces dernières éditions ont donc donné à lire au public deux versions du roman, à la fois très différentes et parfaitement complémentaires, désignées respectivement comme « version de 1804 » et « version de 1810 », ces dates indiquant le moment le plus vraisemblable des débuts de la réalisation de chacune de ces versions, et non pas, bien sûr, le temps de leur achèvement supposé.

Dans la présentation des éditions Peeters et Flammarion, il a toutefois été souligné que les versions de 1804 et de 1810 étaient les états cohérents et élaborés du texte, tels que la connaissance actuelle des sources a permis de les reconstituer avec certitude, mais qu'ils n'étaient pas les seules étapes de la conception de l'œuvre par Potocki. Il faut en effet considérer une première mise en forme de cette œuvre qui a été appelée « version de 1794 », dont il subsiste d'importants manuscrits, mais cette documentation est malheureusement trop lacunaire pour qu'il ait été possible d'en donner une édition comparable à celle des versions de 1804 et de 1810. Ces manuscrits incomplets ont été transcrits et livrés aux lecteurs dans le CD-Rom qui accompagne le volume IV-2 de l'édition Peeters ; il nous a paru utile d'en donner ici une édition modernisée, quitte à revenir un jour sur ce dossier si de nouvelles découvertes devaient permettre de le compléter.

Deux documents d'inégale importance rendent un compte suffisant de cette « version de 1794 » pour qu'on sache avec certitude qu'elle [324] obéissait déjà à un projet consistant qui prendra une nouvelle tournure en 1804 et encore une autre en 1810. Il s'agit d'abord d'un manuscrit appartenant à M. Marek Potocki, qui a été désigné dans le dossier des éditions par le sigle 2-4 MP. Cela signifie qu'on a affaire à un manuscrit autographe (M), propriété de M. Potocki (P) et qu'il présente un texte continu allant de la 19^e à la 39^e journée, soit la fin du deuxième décaméron, le troisième et le quatrième (2-4), même si le découpage en décamérons n'existe pas encore ; il présente un texte visiblement abouti, avec peu de ratures.

Le deuxième document désigné par le sigle 1 CV ne comprend qu'une seule page ; c'est une copie mise au net (C), conservée aux archives AGAD de Varsovie (V), présentant un texte situé dans le premier décaméron (1) à la fin de la 7^e journée.

Les leçons qu'on peut tirer de ces documents sont importantes. Nous savons ainsi qu'aux alentours de 1794 (Potocki utilisait son papier le plus souvent dans l'année, sans accumuler de grands stocks), une première version du roman est suffisamment élaborée pour que l'auteur en ait établi une version manuscrite à peu près stabilisée et ait voulu en faire tenir une copie mise au net deux ans plus tard. Sur le plan de la chronologie de l'écriture du roman, nous avons ainsi la preuve de ce qui était posé comme hypothèse jusque-là, à savoir que l'idée de cette œuvre a dû germer dans l'esprit de Potocki dès le temps du voyage en Espagne et au Maroc en 1791 et qu'en 1794, alors qu'il écrit pour la cour de Henri de Prusse *Les Bohémiens d'Andalousie* (comédie où se retrouvent plusieurs des motifs du *Manuscrit trouvé à Saragosse*), l'univers spécifique du roman est en place. 1794 est donc la date la plus tardive qu'il faut fixer pour le commencement de l'écriture du *Manuscrit* ; en réalité, il est raisonnable de faire remonter ce *terminus a quo* encore de deux ou trois années.

Sur le plan du contenu et de l'organisation de la matière romanesque, d'autres observations sont à faire. Rappelons à ce sujet la description donnée dans l'édition Peeters :

La comparaison de cette version [celle de 1794] avec la suivante [celle de 1804] montre d'abord que la composition en journées est en place dès le début de la rédaction : Potocki n'a pas imaginé des histoires isolées qu'il aurait ensuite combinées, le roman a été conçu comme un ensemble complexe. Les principaux personnages sont déjà en place : Alphonse Van Worden, silencieux et attentif, Pandesowna-Avadoro, le cabaliste et Rébecca, Velasquez prompt à dissenter, le Juif [325]

errant ; apparaît aussi un «vièl hermite habille de blanc» qui ne se retrouvera plus dans les versions suivantes. 2-4 MP commence à la 19^e journée avec l'histoire de Velasquez ; ce découpage correspond à celui qu'on retrouvera dans la version de 1804, mais les journées suivantes sont fort différentes. En 1794, la 20^e journée contient le début de l'histoire du Juif errant ; cette histoire occupe la plus grande part du troisième et du quatrième décaméron, et s'achève à la 39^e journée comme en 1804, mais sur un récit beaucoup plus développé [voir ci-dessous, p. 000]. De la 22^e à la 24^e journée : suite et fin de l'histoire de Velasquez. À la 25^e journée, le chef bohémien continue son histoire et narre la scène du palais épiscopal de Burgos (20^e journée en 1804) ; le deuxième décaméron de 1794 devait donc contenir l'histoire d'Avadoro à peu près dans les termes qui seront repris en 1804. Le Bohémien poursuit son histoire pendant quelques lignes à la 32^e journée, donnant à son récit une orientation qui sera abandonnée par la suite [voir ci-dessous, p. 000]. L'épisode du souterrain au cours duquel Alphonse apprend le secret des Gomelez occupe la 31^e journée (30^e en 1804).

2-4 MP est évidemment un état intermédiaire : plusieurs journées (28^e, 29^e...) qui contiennent l'histoire du Juif errant sont dépourvues d'encadrement d'ouverture, les réflexions de Velasquez (37^e journée en 1804) sont écrites à part, dans les dernières pages du document, et n'ont pas encore été intégrées au roman, mais la fin de la 39^e journée, quand Alphonse apprend qu'il est autorisé à se rendre à Madrid, a pu aussi être celle du roman. Alphonse connaît le secret des Gomelez, Velasquez et le Juif errant ont raconté leurs histoires. C'est donc l'histoire d'Avadoro qui, en croissant, a donné de nouvelles proportions aux versions suivantes.¹

On peut alors faire observer que le chantier de 1794 s'acheminait potentiellement vers un achèvement plutôt aisé du roman : la trame du récit-cadre était nouée, il ne restait plus qu'à soigner quelques transitions et à conduire vers un dénouement l'histoire d'Avadoro. On sait que les choses n'ont pas pris exactement cette tournure et qu'au lieu de boucler son affaire, le romancier a recommencé son travail pour en donner une nouvelle version dans les années 1804-1808 (la « version de 1804 »), puis encore une autre, radicalement différente, dans les années 1809-1814 (la « version de 1810 »). Ce qui s'est passé, c'est [326] que l'histoire du chef des Bohémiens a gonflé dans des proportions qui nécessitaient l'ouverture et le développement de nouveaux décamérons et que, d'autre part, le récit cadre a pris beaucoup plus de consistance avec le poids que l'auteur accordera plus tard à l'histoire des Gomelez. Au passage, d'autres tendances auront affecté le roman dans le cours de sa longue élaboration. Ainsi de l'histoire du Juif errant qui est visiblement la plus développée dans la version de 1794, avant de subir quelque simplification dans la version de 1804, puis de disparaître totalement du roman dans celle de 1810 ; ainsi encore de l'histoire de Velasquez qui va évoluer dans le sens inverse du plus étroit vers le plus ample. La lecture de cette « protoversion » de 1794 nous renseigne donc de façon certes lacunaire, mais très parlante, sur l'histoire de l'écriture du *Manuscrit*. Elle nous permet aussi de comprendre que l'on peut s'attendre de retrouver peut-être un jour le manuscrit de ses dix-huit premières journées qui est, avec la copie du deuxième décaméron de la version de 1810, l'une des pièces les plus significatives qui nous manquent encore dans le grand puzzle des sources du roman de Potocki. On peut d'ailleurs risquer l'hypothèse que le manuscrit qui aurait été vu et expertisé par un libraire polonais pour une maison de vente à Paris dans les années 1980 et qui a disparu depuis aurait bien pu correspondre à cette première partie de la version de 1794, celle qui précédait directement le manuscrit 2-4 MP.

DESCRIPTION MATÉRIELLE

I. CV

La situation de cette copie d'un feuillet est énigmatique : elle est glissée à la suite d'un manuscrit du *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase* (*Œuvres II*, Louvain, 2004, p. 7), conservé par l'AGAD de Varsovie, et a été écrite sur le même papier filigrané : 1796 A N S G. Le manuscrit du voyage date du 17-30 mai 1797.

Les nombreuses différences entre cette copie et la version de 1804 du *Manuscrit trouvé à Saragosse* suffisent à montrer qu'elles n'appartiennent pas à la même génération ; il s'agit très probablement, dans le travail mouvementé de la première version qui s'étend approximativement de 1794 à 1800, d'une mise au net totale ou partielle du roman, avant le vaste remaniement qui aboutira à la version de 1804.

Le texte occupe le recto du f. [327]

¹ Jean Potocki, *Œuvres IV, I*, éd. par Fr. Rosset et D. Triaire, Louvain, Peeters, 2006, p. 13-14.

II. 2-4 MP

Cette copie avec corrections et additions autographes est composée de six cahiers (81 f. et deux gardes) :

– cahier 1, 10 f., filigrane : E & P 1794

– cahier 2, 12 f., même filigrane,

– cahier 3, 12 f., même filigrane,

– cahier 4, 12 f., même filigrane pour le f. extérieur (plié en deux), mais les 5 f. intérieurs (pliés en deux) ne sont pas filigranés.

– cahier 5, 11 f. (le dernier f. a été déchiré), même filigrane,

– cahier 6, 24 f., ▪ même filigrane pour le f. extérieur (plié en deux),

▪ puis 7 f. (pliés en deux et encartés dans le f. extérieur) avec le filigrane : H DOBBS 1799 et cachet imprimé au coin de chaque f. : DOBBS NEW BRIDGE STREET LONDON

▪ puis 4 f. (pliés en deux et encartés dans les précédents) avec le filigrane : T I. Ces f. composent un cahier également numéroté 6 qui entrait sans doute dans un autre ensemble.

Au revers de la couverture du document, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801. Puis plus bas, au crayon : « IV. N 43 “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” IV. »

Au recto du f. de garde : « 3^e Cahier ». Ensuite Potocki a écrit :

10. maison + 4 – = 14. + 3 bois = 17. + 4 femmes = 21. + 5 Tailleur = 26. + 2 ma[n]ger des gens. = 28 + 16 = 44.

Un profil de femme a été dessiné au crayon dans le quart inférieur droit de la page.

Au verso, une main étrangère a écrit¹ : « {początek} Le commencement de cette journée se trouve dans un autre cahier relié en vert. / (19^e journée-39^e journée.) »

Sauf indication contraire, le texte occupe le recto de chaque f.

À la fin du document, le texte a été porté à l'envers du cahier comme pour un nouveau début. [328]

Au revers de la couverture et à l'envers (dans le sens premier du document donc), une addition de Potocki :
75 + 100 = 175 + 120 = 2 [inachevé]

Le f. de garde est blanc. Il faut sauter au recto du deuxième f. du cahier 6 (papier de 1799) où Potocki a écrit :

10. au cuisinier

1. pour deux jours

2. d'avance, pour la remise

9 p[ennings ?]. payé en arriéré pour trois déjeuners

11. aux gens, pour deux jours

1.

4 joujoux de Bini

6 thermomètre

2 un petit couillon qui était tombé de la statue de Cosme de Medici

6. pour l'auberge

10.

12. 1. et 2. pour le manger

1. pour la lampe

3. pour le blanchissage

10 emplettes

13. 1. pour le maître

6 pour amener les voitures

1. pour les gens

1. sucre

10 trois déjeuners en arriéré

1. dîner et souper

¹ Les passages entre {...} sont biffés dans le manuscrit.

10.
 14. 1. dîner et souper précédents
 1. pour chapeau
 1. pour la galerie
 2. dîner et souper {des}
 15. 8 pour une bible
 1. pour les gens
 2. pour le dîner et souper des femmes
 10 p. pour une toile
 10. [329]

Le calendrier se poursuit au verso du premier f. du cahier 6 (papier de 1794) :

16. 3. pour le maître à dessiner
 {10 pour une toile}
 {2. pour}
 1^{1/2}. pour le cuisinier
 17. 1. pour les gens
 6 pour la cuisine
 1. loge
 1. entrée et gourmandise
 18. 1. charbon
 40.
 2^{1/2}. le compte de Concolo
 4. pour un compte de Chvarzewski
 2. pour la cuisine
 19. 1. pour les gens
 2. pour la cuisine
 50.
 20. blanchissage 4^{1/2}.
 {2. cuisin}
 5. ducats en joujoux, gourmandises, bonnes mains *etc.*
 60.
 21. pour les gens, 1.

Ce calendrier, qui fait état de dépenses de voyages, est postérieur à la naissance de Bernard (Bini), le 12 novembre 1800 ; il a pu être rédigé sur le chemin de Saint-Petersbourg en 1802, de Vienne ou de l'Italie l'année suivante. Il ne semble pas que Bernard ait voyagé ensuite en compagnie de ses parents.

La datation des cinq premiers cahiers offre peu de difficulté : le copiste écrit les trente-deux premières journées en 1794 ou peu après (au moment de la copie, le texte est assuré, manifestant une rédaction originelle qui remonte à plusieurs mois, voire plusieurs années). Le premier f. du cahier 6 fait suite, mais la journée (33^e) n'est pas achevée. Il poursuit en copiant sur le deuxième cahier 6 (filigrane : T I) les 34^e et 35^e j. Fin de la première étape.

La deuxième étape, quelque cinq ans plus tard, est exclusivement de la main de l'auteur : il complète d'abord la 33^e j. à la suite du [330] copiste sur le papier de 1794, puis, sans rupture, sur le papier de 1799. Il glisse, à l'intérieur des 8 f. pliés en deux, les 4 f. T I, et rédige, sur le papier T I laissé libre par le copiste, puis sur le papier de 1799, les journées 36^e à 39^e. Comme les réflexions de Velasquez furent écrites à l'envers du document, elles sont peut-être plus tardives, mais il est certain que le calendrier du voyage montre qu'au moment où il fut dressé, Potocki n'attachait plus une grande importance à son support¹. Il était déjà à la deuxième version de son roman.

Ce document est principalement occupé par l'Histoire du Juif errant et celle de Velasquez, les « savants » du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Sans doute ces récits furent-ils nourris par les années studieuses passées par l'auteur en Allemagne (1794-1796).

¹ Autre exemple : le 4 MP de la deuxième version (1806 ou 1807) à la fin duquel Potocki calcule l'amortissement d'un crédit pour les années 1811-1815.

Afin de rendre le travail de comparaison plus aisé, nous avons conservé les principes de modernisation (graphie, ponctuation) adoptés dans l'édition GF Flammarion du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Les notes explicatives pourront être consultées dans la même édition.

[CV]

[Des¹ trois frères, deux] avaient été [pris] et leurs corps se voyaient attachés à une potence à l'entrée de la vallée. L'aîné appelé Zoto s'était échappé des prisons de Cordoue et l'on disait qu'il s'était retiré dans la chaîne d'Alpujarras, mais on racontait des choses bien plus étranges sur le compte des deux frères qui avaient été pendus ; on n'en parlait [pas] comme de revenants, mais on prétendait que leurs corps ranimés par je ne sais quels démons se détachaient la nuit du gibet pour désoler les vivants. Ce fait passait pour si certain qu'un théologien de Salamanque avait fait une dissertation dans laquelle il prouvait que les deux pendus étaient des espèces de vampires et que l'un n'était pas plus incroyable que l'autre, ce² [que] les plus incrédules lui accordaient sans peine. Comme j'avais beaucoup entendu parler de toutes ces choses à mon passage par Cordoue, j'eus la curiosité puérile de m'approcher de la potence. Le spectacle en était d'autant plus dégoûtant que les hideux cadavres, agités par le vent, faisaient des balancement extraordinaires, tandis que d'affreux vautours les tiraillaient pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et me hâtai de m'enfoncer dans les montagnes.

Il faut convenir que la vallée de *Los Tres Hermanos* semblait faite exprès pour favoriser les entreprises des bandits et à leur servir de retraite. L'on y était arrêté tantôt par des rocs détachés du haut des monts, tantôt par des arbres frappés de la foudre ou renversés par l'orage. Dans bien des endroits, le chemin traversait le lit dangereux du torrent ou passait devant les entrées de cavernes profondes dont l'aspect malencontreux inspirait [la] défiance. Au sortir de cette vallée, j'entrai dans une autre, au fond de laquelle je découvris la *vente* qui devait être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvait ni volets ni fenêtres ; les cheminées ne fumaient point ; je ne voyais [332] point de mouvement dans les environs et je n'entendais pas les chiens avertir de mon arrivée. Je conclus que ce cabaret était un de ceux que l'on avait abandonnés, ainsi que me l'avait dit l'aubergiste d'Andujar.

¹ GF (version de 1804), p. 65.

² *Biffé* : qu'on

[2-4 MP]

[cahier] 1

SUITE DE L'HISTOIRE DE HENRIQUE DE V¹

– Eh² bien ! dit le duc, mon cher Henrique, vous sentez-vous en état d'entrer en lice ? Je vous avertis que je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière.

Mon père réfléchit un instant à ce que lui disait le duc et puis il lui répondit avec assurance :

– Oui, Monseigneur le duc, j'entre dans la carrière et je ne vous ferai pas de honte.

– Eh bien ! reprit le duc, faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera achevé, rien ne retardera plus votre bonheur : Blanche sera à vous.

Vous pouvez imaginer avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passait les jours et les nuits, et lorsque son esprit épuisé le forçait à prendre quelque repos, il passait ce temps de récréation dans la société de Blanche,³ lui parlait de leur bonheur futur et souvent du plaisir qu'il aurait à revoir Carlos. Une année se passa ainsi.

Enfin divers mémoires arrivaient de tous les coins de l'Espagne et de toutes les parties de l'Europe. Ils étaient cachetés et on les déposait avec soin dans la chancellerie du duc. Mon père vit qu'il était temps de mettre la dernière main à son travail, et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une faible idée. Il commençait par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il montrait en quoi Coehoorn s'était conformé à ces principes et les fautes qu'il avait faites lorsqu'il s'en était écarté ; il mettait Vauban au-dessus de lui, mais il prédisait qu'il changerait une seconde fois de système, et l'événement a vérifié sa prédiction. Ses [334] arguments étaient soutenus non seulement par une savante théorie, mais encore par des détails de construction, localité et dépense qui ne laissaient rien à désirer, et surtout par des calculs effrayants, même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eut écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts qu'il n'avait pas d'abord aperçus, et il alla tout tremblant le présenter au duc. Celui-ci le lut avec beaucoup d'attention et puis il lui dit :

– Mon fils, le prix est à vous, j'en répons. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre noce, nous la ferons bientôt.

Mon père se jeta aux pieds du duc et lui dit :

– Monseigneur, ayez la bonté de faire venir mon frère ; je ne puis être heureux si je ne le vois pas.

Le duc hésita un peu et puis il lui dit :

– Je prévois qu'il nous rebattra les oreilles de la magnificence de Louis XIV, mais puisque⁴ tu le veux, faisons-le venir.

Mon père baisa la main du duc et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de mathématiques : l'amour et le bonheur remplissaient tous ses moments et toutes les facultés de son âme.

Cependant le roi, à qui le projet de fortifications tenait fort à cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l'emporta tout d'une voix et il reçut du ministre une lettre dans laquelle on lui marquait la satisfaction du roi et le désir de Sa Majesté qu'il demandât lui-même

¹ Le début du texte est aut.

² GF, p. 340.

³ La suite est de la main du copiste.

⁴ *Interl. aut.*

une récompense. Dans une autre lettre, adressée au duc, le ministre faisait entendre que¹ si le jeune homme demandait la charge de colonel général d'artillerie, il l'obtiendrait peut-être.

Mon père alla porter sa lettre au duc qui lui communiqua la sienne. Mon père dit qu'il ne pourrait jamais prendre sur lui de demander un grade qu'il croyait n'avoir pas encore mérité, et il conjura le duc de se charger de sa réponse au ministre. Le duc lui représenta que cela était impossible : [335]

– C'est à vous, lui dit-il, que la² ministre a écrit,³ et c'est à vous à lui répondre. Sûrement le ministre a ses raisons et comme dans la lettre qu'il m'écrit, il vous appelle « le jeune homme », il est à croire que votre jeunesse intéresse le roi et qu'il veut mettre sous ses yeux une lettre du *jeune homme*. Enfin nous saurons bien tourner votre lettre de manière à ne pas y faire paraître trop de présomption.

Le duc se mit à son bureau et écrivit pour mon père la lettre suivante :

Monseigneur,

La satisfaction du roi que votre lettre m'annonce est une récompense qui doit suffire à tout gentilhomme espagnol. Cependant, encouragé par vos bontés, j'ose demander l'agrément du roi pour mon mariage avec Blanche de Velasquez, héritière des biens et titres de notre maison.

Cet établissement ne ralentira point mon zèle pour le service de Sa Majesté, heureux si je puis par mes travaux mériter un jour le titre de colonel général d'artillerie que plusieurs de mes ancêtres ont porté avec honneur.

de Votre Excellence, *etc.*

Mon père remercia le duc de la peine qu'il avait prise, prit la lettre, la porta chez lui et la copia mot pour mot, mais au moment d'y mettre sa signature, il entendit que l'on criait dans la cour :

– Don Carlos est arrivé ! Don Carlos est arrivé !

– Qui ? mon frère ? mon frère ! où est-il ? que je l'embrasse !

– Seigneur don Henrique, signez donc, dit le courrier qui attendait.

Mon père, plein de la joie que lui causait l'arrivée de son frère et pressé par le courrier, signa « Don Carlos de Velasquez » au lieu de « Don Henrique », cacheta la lettre et courut embrasser son frère.⁴

Les deux frères s'embrassèrent en effet, mais don Carlos, se reculant aussitôt, se prit à rire de toutes ses forces et dit :

– Mon cher Henrique, en vérité tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la comédie italienne. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe, mais cela ne fait rien. Allons voir le [336] vieux bonhomme.

Ils montèrent chez le vieux duc que don Carlos pensa étouffer en l'embrassant, ce qui alors était du⁵ bel air à la cour de France. Ensuite il dit :

– Mon cher oncle, l'ambassadeur m'avait chargé d'une lettre pour vous, mais je l'ai oubliée à Paris chez mon baigneur. Au reste c'est égal : Grammont, Roquelaure, Candale et tous les vieux m'ont chargé de bien des choses pour vous.

– Mon cher Carlos, dit le duc, je ne connais aucun de ces⁶ messieurs.

– Tant pis pour vous, reprit don Carlos, ils sont fort bons à connaître. Mais où est donc ma future belle-sœur ? Elle doit être fort embellie.

Blanche entra dans ce moment. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit :

– Ma divine⁷ sœur, en France, la coutume est d'embrasser les femmes et je m'y tiens.

Et il l'embrassa en effet, au grand étonnement de don Henrique qui n'avait jamais vu Blanche qu'au milieu de ses duègnes et qui n'avait même jamais osé lui baiser la main. Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer le sourcil au duc. Enfin ce seigneur lui dit d'un ton sévère :

¹ *Biffé* : s'il

² *Biffé* : lettre

³ *Biffé* : et sûrement le ministre a ses raisons, et comme

La suite est aut.

⁴ La suite est de la main du copiste.

⁵ *Biffé* : bon

⁶ *Biffé* : gens

⁷ *Biffé* : belle

– Carlos, allez quitter votre habit de voyage, il y aura ce soir un bal chez moi. Rappelez-vous que ce qui passe au-delà des Pyrénées pour des gentillesse passe pour impertinence de ce côté-ci.

Carlos répondit :

– Cher oncle, je vais mettre le nouvel uniforme que Louis XIV vient de donner à sa cour, et vous avouerez que ce prince est grand dans tout ce qu’il fait. J’engage ma belle cousine pour une sarabande ; c’est une danse espagnole d’origine, mais vous verrez ce qu’elle est devenue entre les mains des Français.

Après avoir parlé ainsi, don Carlos se retira en fredonnant un air de [337] Lully. Son frère qui voyait bien ses travers, voulut cependant le disculper auprès du duc et de Blanche, mais il se donnait une peine inutile, car le duc était déjà trop prévenu contre lui et Blanche ne l’était pas du tout.

Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l’espagnole, mais à la française, ce qui surprit tout le monde. Don Carlos se fit longtemps attendre ; enfin il arriva paré comme on l’était à la cour de Louis XIV : il avait un justaucorps de velours bleu brodé en argent, écharpe et aiguillettes blanches brodées de même, un rabat de point d’Alençon et une perruque blonde d’un volume énorme. Cet ajustement qui était très magnifique en lui-même le paraissait d’autant plus que nos derniers rois de la maison d’Autriche avaient introduit en Espagne un costume très mesquin et l’on avait même abandonné la fraise qui l’aurait un peu relevé, pour adopter la gonille telle que vous la voyez porter aujourd’hui aux *alguazils* et aux gens de loi, ce qui ressemblait assez à l’habit de Scaramouche comme l’avait très bien observé don Carlos.

Déjà très différent des cavaliers espagnols par ses habits, don Carlos s’en distingua encore plus par la manière dont il entra dans la salle de bal. Au lieu de saluer ou de faire la moindre politesse à qui que ce soit, il cria aux musiciens :

– Taisez-vous, marauds ! Si vous jouez autre chose que ma sarabande, je vous donne de vos violons sur les oreilles.

Ensuite il distribua aux musiciens surpris, les partitions qu’il avait apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de l’assemblée pour danser avec lui.

Mon père convient que don Carlos dansa admirablement bien et que Blanche, qui avait des grâces infinies, se surpassa encore en cette occasion. Lorsque la sarabande fut achevée, toutes les dames se levèrent à la fois pour faire compliment à Blanche sur la manière dont elle avait dansé, mais en la comblant d’éloges, elle tournaient les¹ yeux sur don Carlos de manière à le convaincre qu’il était, lui, le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s’y trompa point et le suffrage secret des femmes rehaussa infiniment à ses yeux le mérite [338] du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée, don Carlos ne quitta plus Blanche et lorsque son frère s’approchait, il lui disait :

– Va-t’en un peu résoudre quelque problème ; tu auras tout le temps d’ennuyer Blanche lorsqu’elle sera ta femme.

Blanche, par des éclats de rire, encourageait ces impertinences et le pauvre Henrique se retirait confus.

Lorsque le souper fut servi, don Carlos donna la main à Blanche et se plaça avec elle au haut de la table. Le duc fronça le sourcil, mais Henrique qui s’en aperçut le pria de ne pas faire de peine à son frère.

Don Carlos à souper entretint la société des fêtes que donnait Louis XIV, et du ballet où ce prince avait² fait lui-même le personnage du soleil. Il dit qu’il savait parfaitement ce pas, que Blanche ferait le rôle de Diane. Il distribua également les autres rôles et avant qu’on se levât de table, il fut décidé qu’on danserait le ballet du Soleil. Don Henrique quitta le bal et Blanche ne s’aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin, don Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche à l’heure accoutumée, mais elle ne put le recevoir parce qu’elle répétait avec don Carlos le pas de Louis XIV. Trois semaines se

¹ *Surch.* : la tête

² *Biffé* : dansé a

passèrent ainsi. Le duc était devenu sombre. Don Henrique dévorait son chagrin. Don Carlos faisait et disait mille impertinences que toutes les femmes de la ville recueillaient comme autant d'oracles. Et Blanche, tout occupée des modes de Paris et du ballet de Louis XIV, ne savait pas un mot de tout ce qui se passait autour d'elle.

Un jour, comme l'on était à table, le duc reçut une dépêche de la cour : c'était une lettre du ministre, conçue en ces termes :

Monseigneur le Duc de Velasquez,

Le roi notre maître agrée le mariage de votre fille avec don Carlos de Velasquez, confirme la grandesse et lui donne la charge de colonel général d'artillerie.

Votre affectionné.

– Que veut dire ceci ? s'écria le duc tout furieux. Qu'est-ce que le nom de Carlos fait dans cette lettre ? C'est Henrique qui doit épouser Blanche ! [339]

Mon père pria le duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit :

– Monseigneur, j'ignore absolument comment le nom de don Carlos se trouve ici à la place du mien, et je suis sûr qu'il n'y a point de la faute de mon frère, ou plutôt je crois qu'il n'y a de la faute de personne et que ce changement de nom qui nous surprend entre dans les vues de la providence. En effet vous devez vous être aperçu que Blanche n'a point d'inclination pour moi et qu'elle en a pour don Carlos. Et si cela est, comme je n'en doute point, sa main, sa personne, ses titres doivent être à mon frère et je n'y ai aucun droit.

Le duc s'adressa à Blanche et lui dit :

– Blanche ! Blanche ! est-il vrai que ton âme soit légère et perfide ?

Blanche s'évanouit, pleura et finit par avouer qu'elle aimait don Carlos.

Le duc au désespoir dit :

– Mon cher Henrique, s'il t'a enlevé ta maîtresse, il ne peut t'enlever la charge de colonel général d'artillerie ; c'est toi qui l'as méritée et tu auras la moitié de mon bien.

– Non, Monseigneur, reprit Henrique, tout votre bien appartient à votre fille, et pour ce qui est de la charge de colonel général, le roi l'a donnée à mon frère et il a bien fait, car l'état où se trouve mon âme ne me permet point de servir ni dans ce grade ni dans un autre. Permettez-moi de me retirer. Je vais dans quelque saint asile répandre ma douleur aux pieds des autels et en faire offrande à celui qui a souffert pour nous.

Mon père quitta la maison du duc et entra dans un couvent de camaldules où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa Blanche ; la noce fut fort triste. Le duc se dispensa d'y paraître. Blanche, tout en désespérant son père, s'affligeait du chagrin qu'elle lui avait causé ; et don Carlos, malgré son impudence, se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.

Bientôt le duc eut une goutte remontée et sentit que sa mort était prochaine. Il envoya chez les camaldules pour demander qu'on lui envoyât le frère Henrique. Alvarez, l'homme de confiance du duc, alla au couvent des camaldules qui est le trois lieues [*sic*] de Bilbao¹ et il [340] demanda le frère Henrique. Les camaldules ne répondirent point parce que leur règle leur défend de parler, mais ils conduisirent Alvarez à la cellule de mon père : Alvarez le trouva couché sur la paille, couvert de haillons et enchaîné par le milieu du corps. Henrique reconnut Alvarez et lui dit :

– Mon ami, comment trouves-tu la sarabande que j'ai dansée hier ? Louis XIV en a été content ; ces maraude de musiciens ont mal joué. Et qu'en dit Blanche ? Blanche, qu'en dit-elle ? Réponds-moi, malheureux !

Alors il agita ses chaînes, se mordit les bras et tomba dans un affreux accès de rage. Alvarez se retira en fondant en larmes et fit au duc le triste récit de ce qu'il avait vu.

Le lendemain le duc eut un accès qui fit désespérer de sa vie. Prêt à mourir, il se tourna du côté de sa fille et lui dit :

– Blanche ! Blanche ! Henrique a perdu l'esprit et je meurs. Je te pardonne. Puisse Henrique te pardonner aussi.

¹ *Aut.*

Ce furent les dernières paroles du duc : elles s'insinuèrent dans l'âme de Blanche et y portèrent tout le poison du remords. Elle tomba dans une sombre mélancolie.

Le nouveau duc fit ce qu'il put pour distraire son épouse, mais ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse et fit venir de Paris une fameuse courtisane appelée la Jardin, et vécut publiquement avec elle. Il essaya quelque temps d'exercer la charge de colonel général d'artillerie, mais ne pouvant en venir à son honneur, il envoya au roi sa démission et lui demanda une charge de cour. Le roi le fit gentilhomme de chambre. Il alla à Madrid avec la Jardin et laissa Blanche en Galice.

Mon père passa trois ans chez les camaldules. Enfin les tendres soins de ces religieux lui ayant rendu l'usage de la raison, il alla à Madrid et se fit annoncer chez le ministre. Ce seigneur le fit entrer et lui dit :

– Seigneur don Henrique, votre affaire est venue à la connaissance du roi qui m'en a voulu de cette méprise, ainsi qu'à ma chancellerie. Mais je lui ai montré votre lettre signée « Don Carlos ». La voilà encore. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous n'y avez pas mis [341] votre nom.

Mon père prit la lettre, reconnut son écriture et dit :

– Hélas ! Monseigneur, je me rappelle en ce moment qu'à l'instant où je signalais cette lettre, on est venu m'annoncer l'arrivée de mon frère et je vois que la joie que j'en ai ressentie m'a fait mettre son nom à la place du mien, mais ce n'est pas cette méprise qui a causé mes maux. Lors même que le brevet de colonel général eût été signé pour moi, je n'aurais pas été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise et je crois que je serais en état de remplir les vœux que le roi avait à cette époque.

– Mon cher Henrique, reprit le ministre, tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau ; et à la cour, nous n'avons pas la coutume de reparler des choses oubliées. Tout ce que je puis faire pour vous est de vous offrir la place de commandant de Ceuta ; c'est là tout ce que j'ai de vacant. Encore faudrait-il que vous partiez sans voir le roi. J'avoue que cette place est au-dessous de vos talents, et d'ailleurs il est cruel à votre âge de se confiner sur un rocher de l'Afrique.

– C'est précisément là, répondit mon père, ce qui m'engage à accepter et même avec reconnaissance. Il me semble qu'en quittant l'Europe, j'échapperai à la cruelle influence de ma destinée et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y deviendrai comme un autre homme et que j'y retrouverai la paix et le bonheur sous l'influence d'une étoile plus heureuse.

Mon père prit ses provisions de commandant, s'embarqua à Algésiras et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant, il éprouva un sentiment délicieux de paix et de satisfaction. Il lui sembla qu'il arrivait au port après un violent orage. Son premier soin fut de bien connaître tous ses devoirs, non pour les remplir seulement, mais pour faire encore mieux s'il lui était possible. Quelque goût qu'il eût pour les fortifications, il s'occupa peu de cet objet parce que la place étant environnée d'ennemis barbares était toujours assez bonne pour leur résister ; mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position était susceptible, renonçant pour y [342] réussir à mille profits et avantages que les commandants avaient jusques alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie. Mon père prit encore un soin infini des prisonniers d'État qui étaient sous sa garde, et quelquefois¹ il outrepassa en leur faveur la stricte règle que prescrivaient les devoirs de sa place.

Lorsque tout fut à Ceuta sur un pied dont mon père se trouva satisfait, il recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernoulli faisaient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon père les appelait en plaisantant Étéocle et Polynice, mais au fond il prenait à leurs différends le plus vif intérêt et souvent il se mêlait au combat par des écrits anonymes qui fournissaient des secours inattendus tantôt à l'un et tantôt à l'autre des combattants. Lorsque le grand problème des isopérimètres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands géomètres du temps, mon père leur fit parvenir quelques méthodes d'analyse qui furent regardées comme des chefs-d'œuvre d'invention, mais on n'imagina point que leur auteur pût se résoudre à garder l'incognito, et l'on ne

¹ *Biffé* : même

manqua point de les attribuer tantôt à l'un et tantôt à l'autre des deux¹ frères. On se trompait : mon père aimait les sciences et non pas la réputation qui en est le fruit. Ses malheurs l'avaient rendu farouche et timide.

Jacques Bernoulli mourut au moment de remporter une victoire complète. Son frère resta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu'il s'était trompé en ne considérant que deux éléments de la courbe, mais il ne voulut point prolonger une guerre qui faisait la désolation du monde savant. Cependant Bernoulli ne pouvait vivre en paix. Il déclara bientôt la guerre au marquis de L'Hospital dont il revendiqua toutes les découvertes, et quelque années après, à Neuton lui-même. Le sujet de ces dernières hostilités était l'analyse infinitésimale que Leibnitz avait inventée en même temps que Neuton, et dont les Anglais avaient fait une affaire nationale.

Mon père passa ainsi les plus belles années de sa vie à considérer de loin ces grandes batailles² où les plus grands génies du monde [343] combattaient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain ait jamais forgées. Cependant il ne négligeait pas les autres sciences. Les rochers de Ceuta sont l'asile d'une grande quantité d'animaux marins qui tiennent de très près à la nature des plantes et servent de transition à ces deux grands règnes. Mon père en avait toujours quelques-uns dans son cabinet renfermés dans des bocaux et il se plaisait à observer les merveilles de leur organisation.

Mon père avait encore une bibliothèque de tous les livres latins ou traduits en latin que l'on peut regarder comme sources historiques. Il avait fait cette collection dans l'intention d'appuyer de preuves tirées des faits les principes de probabilité développés par Nicolas Bernoulli dans son livre intitulé *Ars conjectandi*.

Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation, était presque toujours renfermé chez lui, et la tension continuelle de son esprit lui faisait souvent oublier cette cruelle époque de sa vie où sa raison même avait succombé sous le faix du malheur, mais souvent aussi le cœur reprenait tous ses droits. Cela arrivait surtout vers le soir lorsque sa tête s'était épuisée du travail de la journée. Alors comme il n'était pas accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montait sur sa terrasse et regardait la mer et l'horizon terminé au loin par les côtes de l'Espagne. Cette vue lui rappelait les jours de gloire et de bonheur où, chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite, son âme enflammée du feu de la jeunesse, éclairée par les lumières de l'âge mûr, s'ouvrait à la fois à tous les sentiments agréables, ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain.

Ensuite il se représentait son frère lui enlevant sa maîtresse, ses biens, sa charge, et lui étendu sur la paille, enchaîné et privé de raison. Quelquefois il prenait son violon et jouait la fatale sarabande qui avait décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arrachait des larmes et lorsqu'il avait pleuré, il se sentait soulagé.

Quinze ans se passèrent ainsi. Un soir le lieutenant de roi de Ceuta ayant affaire à mon père vint chez lui un peu tard et le trouva dans un de ses accès de mélancolie. Après avoir un peu réfléchi, il lui dit :

– Notre cher Commandant, je vous prie de me donner un peu [344] d'attention. Vous êtes malheureux, ce n'est pas un secret et nous le savons tous. Ma fille le sait aussi. Elle avait cinq ans lorsque vous êtes arrivé à Ceuta et depuis lors, il ne s'est pas passé de jour qu'elle n'ait entendu parler de vous avec adoration, car vous êtes le dieu tutélaire de notre petite colonie. Souvent elle m'a dit : « Notre commandant ne sent si fort ses peines que parce qu'il lui manque de les voir partager par un cœur aussi sensible que le sien. » Venez nous voir, notre Commandant, cela vous fera plus de bien que de compter les vagues de la mer.

Mon père se laissa conduire chez Inez de Cadanza. Il l'épousa six mois après, à la grande satisfaction de toute la colonie et je suis né dix mois après leur mariage.

Lorsque mon faible individu eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras et, levant les yeux au ciel, il dit :

¹ *Biffé* : partis

² *Aut.*

– Ô créateur des mondes ! Puissance¹ qui as l’immensité pour exposant, dernier terme de toutes les progressions ascendantes ! Ô mon dieu ! voilà encore un être sensible que tu as jeté dans l’espace. S’il doit être aussi misérable que son père, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction !

[cahier] 2

Après avoir fait cette prière bien digne d’un géomètre, mon père m’embrassa avec transport et me dit :

– Non, mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l’ai été. Je jure le saint nom de Dieu que jamais je ne t’apprendrai les mathématiques, mais tu sauras la sarabande, le ballet de Louis XIV et toutes les impertinences qui parviendront à ma connaissance.

Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage-femme. Or je vous prie de faire attention à la bizarrerie de ma destinée. Mon père, à ma naissance, fait vœu de ne jamais m’enseigner les mathématiques et de me faire apprendre à danser la sarabande. Eh bien ! c’est l’inverse qui a lieu : il arrive que j’ai une grande connaissance des sciences exactes et que je n’ai jamais pu apprendre, je ne dis pas la sarabande puisqu’elle n’est plus en usage, mais aucune autre danse ; et à la vérité je ne puis concevoir qu’on [345] retienne les figures des contredanses. En effet il n’y en a aucune de produite par un point générateur mû selon une règle constante. Elles ne peuvent point être représentées par des formules et il me paraît inconcevable qu’il y ait des gens qui puissent les garder dans leur mémoire.

Comme don Pedre de Velasquez en était à cet endroit de sa narration, Pandesovna entra dans la grotte et dit que les intérêts de la horde exigeaient que l’on se mît promptement en marche et que l’on s’enfonçât dans la chaîne des Alpujarras.

– À la bonne heure, dit le cabaliste, nous en rencontrerons d’autant plus tôt le Juif errant et comme il ne lui est pas permis de se reposer, il nous suivra dans la marche et nous jouirons d’autant plus agréablement de sa conversation. Il a beaucoup vu et il est difficile d’avoir plus d’expérience.

Ensuite le chef bohémien s’adressa à Velasquez et lui dit :

– Et vous, Seigneur cavalier, voulez-vous nous suivre ou voulez-vous aller sous escorte dans quelque ville du voisinage ?

Velasquez réfléchit un instant et puis il répondit :

– J’ai laissé quelques papiers à côté du² mauvais grabat où je me suis couché avant-hier, pour ne me réveiller que sous le gibet où m’a trouvé Monsieur qui est capitaine aux gardes wallonnes. Veuillez bien envoyer à la venta del Marquez. Si je ne³ n’ai pas mes papiers, il est inutile de continuer ma route. Il faut que je retourne à Ceuta ou bien que j’y envoie. Tandis que vous enverrez à la venta, je ferai route avec vous.

– À la bonne heure, dit Pandesovna, tout ce que j’ai est à votre service. J’enverrai quelques-uns de mes gens à la venta et ils nous rejoindront à la première halte.

Tout le monde plia bagage et nous fîmes encore ce jour-là six lieues, et nous passâmes la nuit sur je ne sais quel sommet désert. [346]

VINGTIÈME JOURNÉE

Nous⁴ passâmes la matinée à attendre les gens que Pandesovna avait envoyés à la venta del Marquez pour y chercher les papiers de Velasquez, et par un mouvement de badauderie que je crois

¹ *Biffé* : à l’

² *Biffé* : lit

³ *Biffé* : les ai pas

⁴ GF, p. 358.

naturel à tous les hommes, nous avons les yeux fixés sur le chemin par lequel ils devaient venir à l'exception de Velasquez lui-même qui, ayant trouvé sur la pente du rocher une table d'ardoise polie par les eaux, l'avait couverte d'*xx* et d'*yz*. Après avoir longtemps calculé, il se tourna vers nous et nous demanda pourquoi nous nous impatientions. Nous lui répondîmes que c'était parce que les papiers n'arrivaient pas. Il nous répondit que nous étions bien bons de nous impatienter pour lui et que dès qu'il aurait achevé son calcul, il s'impatienterait avec nous. Il fit ses équations après quoi il nous demanda ce que l'on attendait pour partir.

– Ma foi, dit le cabaliste, Monsieur Velasquez, si vous ne connaissez pas l'impatience pour vous-même, je crois que vous sauriez assez bien en donner aux autres.

– Il est vrai, répondit le géomètre, que je n'éprouve guère le sentiment de l'impatience. Mais l'ayant observé dans d'autres, j'ai vu que c'était un sentiment de malaise qui augmentait de moment en moment sans que l'on pût déterminer la loi de cet accroissement qui n'est pas la même dans différents sujets. Cependant on peut dire qu'il est en raison inverse de la force d'inertie, en sorte que si je suis deux fois plus difficile à émouvoir que vous, je n'aurai au bout d'une heure qu'un degré d'impatience au lieu que vous en aurez deux. Il en est de même de toutes les passions que l'on peut très bien considérer comme des forces motrices.

– Il me semble, dit Rébecca, que vous connaissez parfaitement le cœur humain. Et pourriez-vous me dire par exemple si¹ l'amour chez les hommes diminue par la jouissance tandis² qu'il augmente, à ce que [347] l'on dit, chez les femmes ?

– Madame, répondit Velasquez, si vous cherchez la somme du bonheur de³ chaque individu, vous y trouverez toujours quelque quantité négative. La nature qui va toujours à son but par les moyens les plus simples, se sert de celui-ci pour entretenir l'activité des hommes. En effet, imaginez deux amants dont l'amour irait sans cesse en augmentant ; à la fin l'attraction réciproque prendrait un tel empire que, toutes les autres forces motrices en étant anéanties, il en résulterait un état⁴ presque général d'inertie pour toutes les autres fonctions de la vie, ce qui n'est pas dans le vœu de la nature. Mais le problème que vous me proposez est encore intéressant sous un autre point de vue, car vous me paraissez supposer qu'un moment avant la jouissance, la femme aimait moins et l'homme aimait plus, or si l'amour de la femme va en augmentant et l'amour de l'homme en diminuant, il y aura nécessairement un laps de temps quelconque où les deux amants s'aimeront également. J'ai imaginé pour tous les problèmes de ce genre une formule très élégante : j'appelle *x* le point où ils se rencontreront, j'appelle *y*...

Comme Velasquez était à cet endroit de son analyse, on aperçut les envoyés de Pandesovna et tout le monde se mit en devoir de partir. Rébecca s'adressant à Velasquez lui dit qu'elle n'avait pas parfaitement compris ce qu'il avait dit au sujet de la nature qui va toujours à son but par les voies les plus simples.

– Madame, répondit le géomètre, vous voyez cette riche végétation qui couvre les campagnes. Elle ne pourrait exister sans la succession des saisons. Quelle est la cause d'effets aussi variés ? pas autre chose qu'une légère inclinaison⁵ de l'axe terrestre. La seule force d'attraction suffit aussi à la nature à⁶ retenir les corps célestes dans leur orbite et la mer dans ses rivages, et à nous retenir nous-mêmes sur notre globe. Et par-dessus le marché, les hommes s'en servent encore pour faire tourner leurs moulins et pour toutes leurs machines à [348] l'exception d'un petit nombre dont le mouvement est dû à l'élasticité. Pour la conservation de l'homme, c'est encore la même simplicité de moyens. La nature ne va pas à chacun prêcher : « Conservez votre bras, votre jambe. » ; elle a répandu la douleur sur toute la surface de l'homme comme une sentinelle vigilante qui l'avertit de ce qui pourrait lui nuire. Et voilà

¹ par exemple si *surch. aut.* : pourquoi

² *Surch. aut.* : et

³ *Biffé* : tous les êtres

⁴ *Aut.* : en étant anéanties, il en résulterait un état

⁵ *Surch. aut.* : inclination

⁶ *Biffé* : faire

pourquoi, Madame, j'avais l'honneur de vous dire que cette quantité négative que l'on trouve dans la somme du bonheur de chaque individu avait pour but d'entretenir le mouvement dans le monde moral, car il est certain que le bonheur parfait supposant tous les désirs satisfaits doit produire un repos parfait qui apparemment n'est pas dans le vœu de la nature.

Velasquez dit encore sur ce sujet bien des choses dont il me serait difficile de me rappeler à présent, mais qui me parurent alors aussi vraies que bien dites. Ensuite tout étant prêt pour le départ, la caravane se mit en marche. Lorsque nous eûmes fait environ une lieue, nous¹ aperçûmes sur un sommet éloigné un homme qui marchait très vite et sans suivre de chemin.

– Ah ! ah ! le voyez-vous ? dit le cabaliste, le coquin, le paresseux ! Mettre six jours à venir de Jérusalem en Andalousie !

En un moment, le Juif errant arriva près de nous et dès qu'il fut à la portée de la voix, le cabaliste lui cria :

– Eh bien ! puis-je encore prétendre aux filles de Salomon ?

– Non, non, lui cria le Juif errant, vous n'y avez plus de droit et même vous avez perdu tout pouvoir sur les esprits au-dessus de la vingt-deuxième classe, et je ne sais combien de temps vous garderez l'empire que vous avez pris sur moi.

Le cabaliste parut rêver quelques instants, après quoi il dit :

– À la bonne heure, je ferai² comme ma sœur. Nous parlerons de tout cela ce soir. En attendant, Monsieur le voyageur, je vous ordonne de marcher entre ma mule et celle de ce jeune cavalier, et vous nous raconterez votre histoire.

Le Juif errant sembla vouloir résister, mais le cabaliste lui dit quelques mots inintelligibles pour moi, et l'infortuné vagabond [349] commença en ces termes :

HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Ma famille est du nombre de celles qui suivirent le grand prêtre Onias et bâtirent un temple dans la Basse-Égypte avec la permission de Ptolémée Philométor. Mon grand-père s'appelait Hiskias. Lorsque la fameuse Cléopâtre épousa son frère Ptolémée Denys, il entra dans sa maison en qualité de joaillier de la reine ; mais il était aussi chargé d'acheter les étoffes, les parures, et dans la suite ce fut lui qui dirigeait les fêtes. Enfin je puis vous assurer que c'était un homme très important à la cour d'Alexandrie. Je ne le dis pas pour me vanter : que m'en reviendrait-il ? Il y a dix-sept siècles qu'il est mort, et même quelque chose de plus, car il n'est mort que dans la quarante et unième année d'Auguste. J'étais alors très jeune et je m'en rappelle à peine. Mais mon père m'a souvent entretenu de tous les événements de ce temps-là.

Ptolémée, ne pouvant avoir d'enfants de sa sœur, la crut stérile et la répudia après trois ans de mariage. Mon grand-père suivit la reine dans son exil et ce fut alors qu'il eut occasion d'acquérir à assez bon prix d'un marchand de Serendib, les deux belles perles dont l'une fut ensuite dissoute dans du vinaigre à un repas que Cléopâtre donna à Antoine. Bientôt après, la guerre civile éclata dans toutes les parties du monde romain. Pompée se réfugia chez Ptolémée qui lui fit couper la tête. Cette trahison, qui devait lui concilier la faveur de César, produisit un effet tout contraire : César voulut remettre Cléopâtre sur le trône. Les Alexandrins prirent le parti de leur roi avec un zèle dont l'histoire offre peu d'exemples. Mais ce prince s'étant noyé par accident, rien ne s'opposa plus à l'ambition de Cléopâtre qui ne mit pas non plus de bornes à sa reconnaissance. César avant de quitter l'Égypte fit épouser à la reine le jeune Ptolémée qui était son frère et son beau-frère, cadet de Ptolémée Denys qu'elle avait épousé en premières noces. Ce jeune prince n'avait que onze ans et le premier enfant qu'elle eut fut appelé Césarion pour que l'on ne pût avoir aucun [350] doute sur son origine. Mon grand-père qui avait alors vingt-cinq ans songea à se marier. C'était assez tard pour un juif, mais il

¹ GF, p. 371.

² *Biffé* : quelques

avait eu toujours de la répugnance à prendre une femme dans les familles juives d'Alexandrie. Ce n'est pas que nous fussions regardés comme des schismatiques par les Juifs de Jérusalem, cependant dans l'esprit de notre religion, il ne devait y avoir qu'un seul Temple et l'opinion générale était que tôt ou tard notre temple d'Égypte, fondé par Onias, deviendrait l'occasion d'un schisme, comme l'avait été celui de Samarie¹, ce que les Juifs considéraient comme le plus grand des malheurs. Ces motifs de pitié et les dégoûts qui ne manquent jamais dans les cours faisaient désirer à mon [grand-]père de se retirer dans la ville sacrée du Seigneur et de s'y marier. Mais peu après que César nous eut quittés, un juif de Jérusalem, appelé Hillel, vint à Alexandrie avec sa famille pour y suivre quelques affaires de commerce. Sa fille aînée appelée Melca fixa le choix de mon grand-père. La noce se fit avec une magnificence extraordinaire. Cléopâtre et son jeune époux l'honorèrent de leur présence.

Quelques jours après, la reine fit appeler mon grand-père et lui dit :

– Mon cher Hiskias, vous savez que César est déclaré dictateur. Maître des vainqueurs du monde, la fortune l'a placé à une élévation où elle n'avait jamais mis aucun mortel : bien au-dessus des Bélus, des Sésostris, des Cyrus et des Alexandre. Je suis plus glorieuse que jamais de l'avouer pour père du petit Césarion. Cet enfant qui a bientôt quatre ans est charmant pour son âge et je veux que César le voie. Je veux dans deux mois aller à Rome. Vous jugez bien que je dois y paraître en reine. Je veux que le dernier de mes esclaves soit habillé en étoffe d'or et que les plus vils de mes meubles soient en or massif et enrichis de pierreries. Quant à moi, je ne veux porter que des perles, et mes habits ne seront que des légers tissus du plus fin byssus. Prenez tous mes écrins, tout l'or qu'il y a dans mon palais, et de plus mon trésorier vous comptera cent myriades de dariques. C'est le prix de deux provinces que j'ai vendues au roi des Arabes. À mon retour de Rome, je saurai bien les lui reprendre. Allez et que tout soit prêt dans deux mois. [351]

Cléopâtre avait alors vingt-cinq ans. Son jeune frère, qu'elle avait épousé depuis quatre ans et qui [n']en avait alors que quinze, l'aimait avec une passion extraordinaire. Lorsqu'il sut qu'elle devait partir, il fit éclater le plus extrême désespoir et lorsqu'il quitta la reine et qu'il vit son vaisseau s'éloigner, il en fut affecté au point que l'on craignit pour ses jours.

La reine arriva au port d'Ostie le seizième jour après son départ du Phare. Elle y trouva des gondoles magnifiques que César avait fait préparer pour elle. Elle y monta pour arriver à Rome par le Tibre, et l'on peut dire qu'elle entra en triomphe dans cette même ville où les successeurs d'Alexandre ne venaient guère qu'attachés au char des généraux romains.

César, qui était le plus aimable des hommes aussi bien que le plus grand, reçut Cléopâtre avec des grâces infinies, mais avec un peu moins de tendresse qu'elle ne l'aurait voulu. La reine, plus ambitieuse que sensible, n'y fit pas beaucoup d'attention et ne songea qu'à bien connaître Rome. Comme elle avait de la pénétration, elle ne tarda pas à s'apercevoir des dangers qui menaçaient le dictateur. Elle lui en parla, mais tout ce qui ressemble à la crainte ne peut trouver d'accès chez les héros. Cléopâtre, voyant que César ne voulait point l'écouter, songea à tirer pour elle-même parti de ses observations. Il lui paraissait certain que César deviendrait la victime de quelque conspiration et qu'alors l'empire se partagerait entre deux partis : le premier qui était celui des amis de la liberté avait pour chef visible le vieux Cicéron, personnage très vaniteux qui croyait avoir fait de grandes choses parce qu'il avait fait de grands discours, et qui aurait bien voulu se livrer à un loisir studieux dans sa retraite de Tusculum et jouir de toute la considération d'un homme d'État ; tous les gens de ce parti voulaient le bien et ne savaient pas le faire parce qu'ils n'avaient aucune connaissance des hommes. L'autre parti était celui des amis de César : braves guerriers et meilleurs buveurs qui se livraient à toutes leurs passions et savaient tirer parti de celles des autres. Le choix de Cléopâtre fut bientôt fait : elle témoigna beaucoup de considération pour Antoine et très peu pour Cicéron qui ne le lui a jamais pardonné.

Cléopâtre, ne voulant point attendre le dénouement du drame dont [352] elle avait démêlé l'intrigue, retourna à Alexandrie. Son jeune époux la reçut avec des transports de joie inconcevables. Le peuple d'Alexandrie fut dans l'ivresse ; Cléopâtre elle-même, semblant partager le délire qu'elle inspirait,

¹ *Surch. aut.* : Nyphane

gagna tout à fait les cœurs des Alexandrins, mais les gens qui la connaissaient s'aperçurent aisément qu'il entraînait beaucoup de politique dans toutes les démonstrations qu'elle faisait et qu'il y avait dans ses sentiments plus d'affectation que de sincérité. En effet, lorsqu'elle se crut assurée d'Alexandrie, elle alla à Memphis où elle parut habillée en Isis, coiffée avec des cornes de vache, ce qui lui gagna les cœurs des Égyptiens, et elle sut également capter la bienveillance des Éthiopiens, des Nabatéens, des Lybiens et de tous les peuples qui environnent l'Égypte.

Enfin la reine revint à Alexandrie. Bientôt après, César fut assassiné et la guerre civile éclata dans toutes les parties de l'Empire. Depuis ce moment, Cléopâtre parut sombre et pensif, et ceux qui l'approchaient de plus près pénétrèrent son dessein qui était d'épouser Antoine et de régner à Rome.

Un matin¹, mon grand-père alla chez la reine et lui présenta des pierreries nouvellement venues des Indes. La reine en parut fort contente, elle loua mon grand-père sur son goût, exalta son zèle et puis elle lui dit :

– Mon cher Hiskias, voici d'excellentes bananes confites qui, je crois, ont été apportées des Indes par les mêmes marchands à qui ces diamants appartiennent. Faites-moi le plaisir de les porter à mon jeune époux et dites-lui qu'il les mange pour l'amour de moi.

Mon grand-père s'acquitta de sa commission et le jeune roi lui dit :

– Puisque la reine veut que je mange ces confitures pour l'amour d'elle, je veux que vous soyez témoin que je n'en laisserai pas une seule.

Mais il n'eut pas mangé six bananes que ses traits se défigurèrent, son visage prit une teinte livide, ses yeux semblèrent sortir de sa tête ; il poussa un cri douloureux et tomba mort sur le parquet. Mon grand-père vit à l'instant qu'il avait été l'instrument du plus odieux de tous les crimes. Il se retira chez lui, déchira ses habits, se revêtit d'un sac et [353] se couvrit la tête de cendres.

Six semaines après, la reine le fit chercher et lui dit :

– Mon cher Hiskias, vous devez savoir qu'Auguste, Antoine et Lépide ont partagé entre eux l'empire du monde. L'Orient est tombé en partage à mon cher Antoine et j'ai pris la résolution d'aller le rejoindre en Cilicie. Je veux, mon cher Hiskias, que vous me fassiez faire un vaisseau qui ait la forme d'une conque et qui soit revêtu de nacre en dedans et en dehors. Je veux que sur ce vaisseau, il y ait un filet d'or d'un tissu délicat à travers duquel on me verra avec les attributs de Vénus, entourée des grâces, des nymphes, des jeux, des ris et des amours. Allez et exécutez mes ordres avec votre intelligence accoutumée.

Mon grand-père se jeta aux pieds de la reine et lui dit :

– Ah ! Madame, daignez considérer que je suis juif ; tout ce qui² a rapport aux divinités de la Grèce me semble un sacrilège dont il ne m'est permis de me mêler en aucune manière.

– J'entends, reprit la reine, vous regrettez mon jeune époux. Votre douleur est juste et moi-même, j'en ressens plus de peine que je ne l'aurais cru, mais vous n'êtes pas fait pour la cour, je vous dispense d'y paraître.

Mon grand-père ne se le fit pas dire deux fois : il alla chez lui, fit ses paquets et se retira dès le même jour à une campagne qu'il avait sur les bords du lac Maréotis. Là il ne s'occupa qu'à mettre ses affaires en ordre pour pouvoir exécuter aussitôt que possible le projet qu'il méditait depuis longtemps d'un établissement à Jérusalem. Il vivait d'ailleurs dans la plus grande solitude et ne recevait³ aucun des gens qu'il avait vus à la cour à l'exception d'un musicien appelé Dellius pour lequel il avait toujours eu beaucoup d'amitié.

Cependant Cléopâtre fit faire un vaisseau tel à peu près qu'elle l'avait désiré, partit pour les rivages de la Cilicie dont les peuples la prirent réellement pour Vénus, et Marc Antoine qui trouva que les Ciliciens ne se trompaient pas de beaucoup, la suivit en Égypte où leurs noces furent célébrées avec une magnificence qui passe toute [354] imagination.

¹ *Surch. aut.* : jour

² *Biffé* : regarde

³ *Biffé* : personne

Comme le Juif errant en était là de sa narration, le cabaliste lui dit :

– Mon ami, en voilà assez pour aujourd’hui, car nous sommes arrivés au gîte. Tu passeras toute la nuit à tourner autour de cette montagne et demain tu nous joindras sur la route. Quant à ce que j’ai à te dire, ce sera pour une autre fois.

Le Juif errant lança un regard affreux au cabaliste et se perdit dans le creux d’un vallon.

VINGT ET UNIÈME JOURNÉE

Nous¹ nous mêmes en chemin d’assez bonne heure et lorsque nous eûmes fait une couple de lieues, nous nous trouvâmes avoir rattrapé le Juif errant qui sans se le faire dire deux fois se plaça entre ma mule et celle du cabaliste, et commença en ces termes :

SUITE DE L’HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Cléopâtre devenue l’épouse d’Antoine jugea bien que le rôle qu’elle devait jouer pour conserver son cœur devait tenir davantage du personnage de Phryné que de celui d’Artémise, ou plutôt cette femme artificieuse passait avec une égale facilité du ton des courtisanes à celui d’une reine et faisait même parfaitement l’épouse tendre et fidèle, mais elle s’y arrêta peu, et sachant qu’Antoine était le plus voluptueux de tous les hommes, c’était surtout par les raffinements de la séduction qu’elle cherchait à le captiver. La cour imita les maîtres, la ville imita² la cour, et tout le pays la capitale, si bien qu’en peu de temps l’Égypte ne fut plus qu’un vaste théâtre de débauche et de prostitutions. [355] Ces horreurs gagnèrent même la colonie juive.

Mon grand-père se serait depuis longtemps retiré à Jérusalem, mais les Parthes venaient de prendre cette ville et d’en chasser Hérode, fils d’Antipas, qui ensuite fut fait roi de Judée par Marc Antoine. Mon grand-père, forcé par les troubles à prolonger son séjour en Égypte, ne savait plus où se retirer, car le lac Maréotis toujours couvert de gondoles, chargées de lampions et flambeaux, lui offrait jour et nuit les plus scandaleux spectacles. Enfin mon grand-père prit le parti de faire murer les fenêtres qui donnaient sur le lac et de [se] renfermer absolument chez lui avec sa femme Melca et un enfant à qui il avait donné le nom de Mardochée. La porte était toujours ouverte à son ancien ami, le musicien Dellius.

Un jour cet ami vint à la maison et dit à mon grand-père :

– Mon cher Hiskias, je suis venu prendre vos ordres pour Jérusalem où je suis envoyé par Antoine et Cléopâtre. Donnez-moi une lettre pour votre beau-père Hillel que je veux regarder comme mon hôte bien que sûrement on me retiendra à la cour et l’on ne me permettra pas de loger ailleurs.

Mon grand-père voyant un homme qui partait pour Jérusalem versa beaucoup de larmes. Il lui donna une lettre pour Hillel et lui remit une somme de vingt mille dariques avec une commission de lui acheter la plus belle maison de Jérusalem.

Dellius fut de retour au bout de trois semaines. Il fit tout de suite faire savoir [*sic*] son arrivée à mon grand-père, mais il lui fit dire en même temps qu’il ne pourrait le voir que dans quatre jours, parce qu’il avait des affaires à la cour. Enfin il vint à la maison et dit :

– Mon cher Hiskias, voici d’abord le contrat de vente de la plus belle maison de Jérusalem qui est celle de Hillel lui-même. Tous les juges y ont mis leur seing et l’acte est en bonne forme. Voici aussi une lettre de Hillel. Quant à mon voyage, il a été des plus agréables. Hérode n’était pas à Jérusalem

¹ GF, p. 380.

² *Interl. aut.*

lorsque j'y suis arrivé. Sa belle-mère Alexandra m'a invité à souper avec ses deux enfants : Marianne qui vient d'épouser Hérode et le jeune Aristobule que l'on destinait à la grande prêtrise, mais qui s'est vu préférer un homme de la lie du peuple. Je ne puis vous exprimer à quel point j'ai été frappé de la [356] beauté de ces deux personnes. Aristobule surtout paraît un dieu descendu sur la terre. Il n'a que dix-sept ans. Imaginez la tête de la plus belle femme sur les épaules du plus beau jeune homme. Comme je ne parlais pas d'autre chose à mon arrivée, Antoine dit qu'il faudrait les faire venir tous les deux. « Oui, dit Cléopâtre, la femme du roi de Judée ! Si vous le faites, soyez sûr que vous aurez bientôt les Parthes dans l'intérieur des provinces romaines. – Eh bien ! a dit Antoine, faisons au moins venir ce beau jeune homme. Nous le ferons notre premier échanson. Et quant à moi, a-t-il ajouté, je ne fais pas le moindre cas de la beauté d'un esclave ; je veux que mes pages soient tous de famille souveraine... – À la bonne heure, dit Cléopâtre, faisons venir Aristobule. »

– Dieu d'Israël et de Jacob, s'écria mon grand-père, est-il possible qu'un Asmonéen, que l'héritier des Maccabées, le successeur de Moïse et d'Aaron soit mis au nombre des échansons d'Antoine ? J'ai trop vécu, Dellius. Laissez-moi, je vais me retirer, déchirer mes habits, me revêtir d'un sac et couvrir ma tête de cendres.

Mon grand-père le fit comme il le disait. Il fut longtemps renfermé, pleurant sans cesse ; et sûrement il aurait succombé à son chagrin si au bout de quelques semaines Dellius ne fût venu lui dire qu'Hérode, craignant l'ascendant que le jeune Aristobule pourrait prendre sur l'esprit d'Antoine, ne s'était déterminé à le faire grand prêtre.

Mon grand-père, un peu consolé par cette nouvelle, sortit de sa retraite et recommença à vivre avec sa famille. Quelque temps après, Antoine partit pour l'Arménie avec Cléopâtre qui le suivit avec l'intention de se la faire donner par lui la Judée et l'Arabie¹ [*sic*]. Dellius fut du voyage et, à son retour, il nous en raconta toutes les particularités. Il nous dit qu'Alexandra, arrêtée dans son palais par les ordres d'Hérode, avait voulu s'échapper avec son fils pour aller joindre Cléopâtre qui au fond était très curieuse de voir le charmant grand prêtre, mais que le projet ayant été découvert par un certain Cubion, Hérode avait fait mourir Aristobule, que Cléopâtre avait² sollicité sa vengeance, mais qu'Antoine avait répondu qu'un roi devait [357] être maître chez lui, que cependant pour contenter Cléopâtre, il lui avait donné plusieurs villes appartenant à Hérode.

– Ensuite, ajouta Dellius, nous avons vu bien d'autres scènes : Hérode, en véritable juif qu'il est, a pris en ferme de Cléopâtre les provinces qu'elle lui avait enlevées. Nous avons été à Jérusalem pour traiter cette affaire, et notre reine a voulu donner aux conférences une tournure assez vive, mais la chère femme, quoiqu'encore très belle, a trente-cinq ans et Hérode est amoureux fou de Marianne qui en [a] vingt. Au lieu de répondre à nos agaceries, il a assemblé son conseil et proposé d'étrangler Cléopâtre, assurant même qu'Antoine en était déjà fort las et lui en aurait obligation. Heureusement le conseil lui observa qu'Antoine, bien que peut-être charmé d'être défait de sa maîtresse, n'en vengerait pas moins sa mort, et cela serait sûrement arrivé. Mais arrivés ici, nous avons trouvé bien d'autres nouvelles : Cléopâtre est accusée à Rome d'avoir ensorcelé Antoine. Le procès n'est pas encore commencé, mais il ne tardera pas. Que dites-vous de tout cela, mon cher Hiskias ? Avez-vous toujours envie de vous retirer à Jérusalem ?

– Pas pour le moment, répondit mon grand-père, je ne pourrais cacher mon attachement au sang des Maccabées et je suis persuadé qu'Hérode fera mourir tous les Asmonéens les uns³ après les autres.

– Puisque vous voulez rester ici, reprit Dellius, donnez-moi une retraite chez vous. J'ai quitté hier la cour. Nous nous renfermerons ensemble et nous ne reparaitrons que lorsque ce pays deviendra province romaine, ce qui ne peut pas tarder. Quant à ma fortune, elle se monte à trente mille dariques. Je l'ai remise à votre beau-père qui m'a chargé aussi de vous rapporter le prix du loyer de votre maison.

¹ *Biffé* : heureuse

² *Biffé* : fait

³ les uns *surch. aut.* : l'un

Mon grand-père accepta avec joie la proposition de son ami Dellius et se retira du monde plus strictement que jamais. Mais pour Dellius, il sortait quelquefois, rapportait les nouvelles de la ville et le reste du temps, il l'employait à enseigner les lettres grecques à Mardochée qui depuis est devenu mon père. Souvent aussi, l'on prenait la version des Septante et Hiskias essayait de convertir Dellius. Vous savez quelle fut la fin d'Antoine et de Cléopâtre : l'Égypte fut réduite en province romaine comme Dellius l'avait prévu. Mais notre maison où la [358] réclusion était tournée en habitude continua d'être aussi solitaire que par le passé.

Cependant on avait toujours des nouvelles de Palestine. Hérode, qui aurait dû succomber avec son protecteur Antoine, trouva au contraire grâce aux yeux d'Auguste. Il recouvra toutes les provinces qu'on avait aliénées du¹ royaume de Judée, en acquit de nouvelles, eut une armée, un trésor, des greniers qui suppléaient aux années de disette ; enfin il mérita le nom de « grand », heureux si les divisions de sa famille n'eussent terni tout l'éclat d'une destinée aussi brillante.

La tranquillité ainsi rétablie, mon grand-père reprit le projet de s'établir en Judée avec son cher Mardochée qui avait alors treize ans. Dellius, qui s'était beaucoup attaché à son élève, comptait aussi s'y établir avec eux. Mais sur ces entrefaites, ils virent arriver un juif de Jérusalem qui leur remit une lettre conçue en ces termes :

Rabi Hazaël ben Hillel, pécheur indigne et le dernier du sanhédrin sacré des Pharisiens, à Hiskias, mari de sa sœur Melca.
Salut,

La contagion que les pécheurs d'Israël ont attirée sur Jérusalem a fait périr mes frères aînés et mon père. Ils sont dans le sein d'Abraham et participent à la gloire éternelle quoi qu'en disent les Saducéens que le ciel confonde, ainsi que tous ceux qui nient la résurrection.

Je serais indigne de m'appeler Pharisien si mes mains pouvaient être souillées par le bien d'autrui. C'est pourquoi j'ai scrupuleusement recherché si mon père ne devait rien à personne et quelqu'un m'a dit que la maison que nous occupions à Jérusalem vous avait appartenu pendant quelque temps. J'ai donc été au greffe des juges, mais je n'y ai rien trouvé qui autorise une pareille opinion. La maison est bien à moi. Que le ciel confonde les méchants ! Je ne suis pas un Saducéen.

J'ai trouvé qu'un incirconcis appelé Dellius avait une fois placé trente mille dariques chez mon père. Mais j'ai un papier un peu effacé qui me paraît être la quittance de Dellius. D'ailleurs cet homme a été attaché à la reine Marianne et à son frère Aristobule. C'est un ennemi de notre grand roi. Que le ciel le confonde, ainsi que tous les méchants, et les Saducéens !

Adieu mon cher frère, embrassez tendrement pour moi ma bonne sœur Melca. J'étais bien jeune lorsque vous l'avez épousée, mais elle est toujours présente à mon [359] cœur. Je crois que la dot qu'elle vous a apportée surpasse un peu ce qui lui était dû légitimement, mais nous traiterons ce sujet une autre fois. Adieu mon cher frère, puisse le ciel faire de vous un véritable Pharisien.

Mon grand-père et Dellius se regardèrent l'un l'autre longtemps d'un air surpris ; enfin Dellius dit :

– Mon ami, voilà ce que c'est que la retraite. On pense y jouir du repos et point du tout : les hommes vous regardent comme un arbre mort qu'ils peuvent dépouiller ou couper, comme un ver qu'ils peuvent écraser, comme un poids inutile sur la terre. J'ai quitté la cour parce que j'étais las de voir l'injustice, mais alors au moins je n'en étais point l'objet. Je le vois bien : il faut dans ce monde être marteau ou enclume, battant ou battu. J'ai été lié avec beaucoup de tribuns et de préfets romains qui ont passé dans le parti d'Auguste et si je ne les avais pas négligés, on n'oserait pas m'insulter aujourd'hui. Mais j'étais fatigué du monde, je l'ai quitté pour vivre avec un ami vertueux et voilà qu'un juif de Jérusalem me prend mon bien et dit qu'il a un papier effacé qu'il regarde comme ma quittance. Pour vous, mon cher Hiskias, la maison que vous avez à Jérusalem ne fait pas le quart de votre bien. Mais moi, j'ai tout perdu et coûte que coûte, il faut que j'aille à Jérusalem.

Melca survint en ce moment. On l'informa de la mort de ses deux frères aînés, et l'on ne put lui cacher le procédé de son frère cadet Hazaël². La bonne Melca en conçut un chagrin profond qui, s'étant joint ensuite à je ne sais quelle maladie,³ la conduisit au tombeau en moins de deux semaines.

[cahier] 3

¹ *Biffé* : voyage

² *Surch. aut.* : Sédékias

³ *Biffé* : la rendit incurable et

Dellius se préparait à partir pour la Judée, mais un soir qu'il revenait à pied d'Alexandrie par le faubourg de Rakotis, il reçut un coup de couteau dans les reins et s'étant retourné, il reconnut le même juif qui lui avait remis la lettre de Sédékias. Dellius fut longtemps malade de sa blessure et lorsqu'il fut enfin guéri, l'envie d'aller en Judée lui était passée ou du moins il n'y voulut aller qu'avec des protections suffisantes, et il songea aux moyens de se rappeler au [360] souvenir de quelqu'un de ses anciens protecteurs. Mais Auguste avait pour principe de laisser les rois d'Asie maîtres chez eux. Il fallut donc connaître comment Hérode était disposé pour Sédékias, et l'on prit le parti d'envoyer à Jérusalem un homme de confiance et assez intelligent pour bien prendre la carte du pays.

Cet homme revint au bout de deux mois et rapporta que la fortune d'Hérode allait toujours en croissant, ainsi que l'amitié qu'Auguste avait pour lui, qu'il ménageait également les Juifs et les Romains : pendant qu'il élevait des autels à Auguste, il voulait rétablir le Temple de Jérusalem sur un plan beaucoup plus vaste, ce qui charmait tellement le peuple que quelques flatteurs en avaient pris l'occasion d'insinuer qu'Hérode était le Messie promis par les prophètes, que cette opinion avait pris à la cour et que même elle avait fait secte, enfin que Sédékias était comme le chef des Hérodiens.

C'était le nom que prenaient ceux qui regardaient Hérode comme le Messie. Vous jugez bien que toutes ces nouvelles donnèrent beaucoup à penser à mon grand-père ainsi qu'à Dellius. Mais avant que d'aller plus loin, je dois vous apprendre ce que nos prophètes avaient dit du Messie...

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son histoire, il s'arrêta tout à coup en regardant devant lui. Je levai les yeux du même côté et je vis un vieil ermite habillé de blanc, d'une figure très vénérable et qui tenant son doigt sur la bouche semblait imposer le silence à l'Israélite. Celui-ci se tut en effet et l'ermite se perdit derrière un rocher. Le cabaliste parut n'avoir rien vu et demanda au Juif pourquoi il ne¹ poursuivait pas son histoire, mais l'autre, au lieu de répondre, s'élança dans un ravin qui était à notre gauche et nous le perdîmes de vue.

– Oh ! oh ! dit le cabaliste, mon drôle obéit à quelque pouvoir plus grand que le mien ; n'importe, je saurai bien le retrouver. Mais qu'en dites-vous, Seigneur Velasquez ? Vous me paraissez avoir écouté très attentivement

– Oui, répondit le géomètre, je l'ai suivi avec attention et j'ai [361] trouvé que tout ce qu'il nous a conté était très conforme à l'histoire. Tertullien parle de cette secte des Hérodiens, et pour l'envie que Cléopâtre eut de faire la conquête de Hérode, Flavien Joseph en fait mention.

– Seriez-vous, dit Ben Mamoun, aussi fort dans l'histoire que dans les mathématiques ?

– Non pas tout à fait, répondit Velasquez, mais comme je vous l'ai déjà dit, mon père qui appliquait le calcul à tout croyait aussi en pouvoir faire usage dans l'étude de l'histoire et déterminer par exemple dans quel rapport ce qui est arrivé était avec ce qui aurait pu arriver. Il allait même plus loin, car il croyait pouvoir représenter les actions et les passions humaines par des figures de géométrie. Je m'explique. Mon père disait par exemple : « Antoine arrive en Égypte, s'y trouve en proie à deux passions : l'ambition qui le conduit à l'Empire et l'amour qui l'en détourne. Je représente ces deux directions par deux lignes, AB et AC, faisant entre elles un angle quelconque. AB, représentant l'amour d'Antoine pour Cléopâtre, est moindre que AC, car Antoine avait plus d'ambition que d'amour. Je suppose que ce soit trois fois. Je prends donc la ligne AB et je la porte trois fois sur la direction AC, après quoi j'achève le parallélogramme et je tire la diagonale qui représentera exactement la nouvelle direction produite par les impulsions vers B et vers C. Cette diagonale se rapprochera toujours de B si l'on suppose plus d'amour et qu'on allonge la ligne AB ; elle se rapprochera de C si l'on suppose plus d'ambition. Auguste au contraire qui n'avait que de l'ambition arrivait nécessairement au point C parce que rien ne le détournait de la ligne AC. » Lorsque mon père avait ainsi défini son problème, il considérait la ligne AC comme une ordonnée et la ligne AB comme une abscisse, et il y appliquait le calcul différentiel. À la vérité, le savant auteur de mes jours ne regardait tous ces problèmes historiques que comme d'agréables divertissements dont il² usait

¹ Biffé : continuait

² Biffé : suffit

pour égayer sa solitude. Mais comme l'exactitude des solutions dépendait de celle des données, mon père (comme je vous l'ai dit) avait avec des soins infinis rassemblé toutes les sources historiques. Ce trésor me fut [362] longtemps fermé aussi bien que l'armoire qui contenait les livres de géométrie,¹ parce que mon père voulait que je n'apprisse que la sarabande, le passe-pied et je ne sais combien d'autres extravagances, mais je sus enfin² m'en ouvrir l'entrée et c'est ainsi que j'ai appris l'histoire.

– Monsieur Velasquez, dit le cabaliste, je suis surpris que vous sachiez si bien l'histoire et les mathématiques. L'une de ces études dépend du jugement et l'autre de la mémoire et ces deux qualités passent pour être opposées et contraires.

– Je ne suis pas de cet avis, reprit Velasquez. Le jugement aide la mémoire en classant ce qu'elle a rassemblé et réciproquement. Mais il est vrai que l'une et l'autre puissance de notre âme ne peut être appliquée avec succès qu'à un certain nombre de connaissances. Par exemple, je me rappelle, quand je veux, de tout ce que j'ai jamais appris sur les sciences exactes, l'histoire des hommes et celle de la nature, mais d'un autre côté, il m'arrive d'oublier mes rapports momentanés avec les objets qui m'environnent, c'est-à-dire que je ne vois pas ce qui est devant mes yeux et que je n'entends pas ce que l'on me crie aux oreilles, ce qui me donne quelquefois l'air de la distraction.

– Oui quelquefois, dit Ben Mamoun, comme par exemple quand vous êtes tombé dans l'eau.

– Oh ! pour cela, dit Velasquez, il est vrai que je ne sais pas comment je suis tombé. Mais je suis toujours charmé que cela soit arrivé puisque cela m'a donné l'occasion de sauver les jours de cet aimable cavalier qui est capitaine aux gardes wallonnes. Au reste je ne voudrais pas me trouver tous les jours à même de rendre de pareils services, car je me sens encore incommodé de tout l'eau que j'ai avalée.

Après quelques autres propos du même genre, nous arrivâmes au [363] lieu où nous devions passer la nuit, et des gens que l'on avait envoyés en avant ayant préparé le souper, nous nous mîmes à table. Le cabaliste dit qu'il ne pouvait pas bien comprendre ce qui avait engagé le Juif errant à s'interrompre au moment où il allait nous dire les idées que l'on avait attachées au nom de Messie. Je lui racontais alors l'apparition de l'ermite vêtu de blanc qui lui fut confirmée par les autres voyageurs qui l'avaient vu également, et par Rebecca elle-même. Ce récit parut lui donner beaucoup à penser. Le frère et la sœur eurent ensemble un long entretien. Je ne voulus point les interrompre et je me retirai dans un creux de rocher où l'on avait fait mon lit.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE

Le³ temps était beau ; nous fîmes sur pied au lever du soleil et après avoir fait un léger déjeuner, nous nous mîmes en chemin. Le cabaliste regardait de tous les côtés avec beaucoup d'inquiétude et semblait chercher des yeux le Juif errant. Ce fut en vain, il ne parut point et nous arrivâmes au gîte sans l'avoir aperçu. Lorsque nous fîmes à table, c'est-à-dire couchés autour d'une nappe de cuir étendue à terre, le cabaliste tint plusieurs propos qui annonçaient son mécontentement contre le monde des esprits et la diminution de son pouvoir dans ce pays-là. Sa sœur, qui semblait y trouver de l'inconvenance, fit ce qu'elle put pour le faire changer de conversation, et enfin elle pria Velasquez de continuer son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

¹ *Biffé* : pour mon père

² sus enfin *surch. aut.* : suis bien

³ GF, p. 393.

J'ai eu l'honneur de vous¹ raconter comme quoi j'étais né et [364] comme quoi mon père m'ayant pris dans ses bras avait fait sur moi une prière géométrique et avait ensuite juré qu'il ne m'apprendrait jamais la géométrie. Environ six semaines après ma naissance, mon père vit entrer dans le port un petit navire qui, ayant jeté l'ancre, envoya sa chaloupe à terre. Et mon père en vit sortir un vieillard courbé par l'âge et vêtu comme l'étaient les officiers du² feu duc Velasquez, c'est-à-dire justaucorps vert, passements d'or et écarlate avec les manches pendantes derrière le dos, la ceinture galliègue et l'épée attachée à un baudrier³. Mon père prit sa lunette d'approche et crut reconnaître le vieux Alvarez. C'était lui en effet. Il avait de la peine à marcher ; mon père courut à lui jusques sur le port et tous les deux manquèrent à mourir de l'émotion qu'ils avaient éprouvée. Ensuite Alvarez dit à mon père qu'il venait de la part de la duchesse Blanche de Velasquez, retirée au couvent des Ursulines de Bilbao, et lui remit une lettre conçue en ces termes :

Seigneur don Henrique,

Une infortunée, qui a causé la mort de son père et fait le malheur de celui à qui le ciel destinait sa main, ose se rappeler⁴ à votre mémoire. Tourmentée de remords, je m'étais vouée à une pénitence dont l'austérité aurait rapproché le terme si Alvarez ne m'eût représenté que ma mort, en rendant la liberté au duc mon époux, pouvait aussi lui donner des héritiers et qu'en prolongeant mes jours, je pouvais au contraire vous conserver son héritage. Cette considération me détermin⁵ à vivre. Je changeai le régime que j'avais adopté contre un autre plus nourrissant, je quittai le cilice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la prière. Le duc, se livrant aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque grande maladie, et plusieurs fois j'ai cru qu'il vous mettrait en possession de ses titres et de ses biens, mais le ciel veut apparemment vous laisser dans cette obscurité si peu faite pour les talents qu'il vous avait accordés. J'apprends que vous avez un fils ; si je demande à Dieu de prolonger ma vie, c'est uniquement pour lui conserver les avantages dont mes fautes vous ont privé. Adieu, Seigneur Henrique. Il n'y a pas de jour où je n'élève ma voix pénitente au ciel et où je n'implore sa bonté pour vous et pour votre heureuse épouse. [365]

P. S. Les fiefs allodiaux qui ont de tout temps été l'apanage de la branche cadette de notre maison, font aujourd'hui partie des biens destinés à mon entretien. Ils vous appartiennent de droit. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvarez et vous prendrez avec lui les arrangements nécessaires pour en toucher les rentes à l'avenir. Des motifs qui ont rapport à la façon de penser de mon époux m'ont empêchée de vous faire cette restitution plus tôt. Priez pour moi, Henrique, et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai dit quel était le pouvoir que les souvenirs exerçaient sur l'âme de don Henrique, et vous pouvez juger que cette lettre si propre à les renouveler dut pour longtemps en troubler la paix. Il fut en effet pendant près d'une année sans pouvoir retourner à ses occupations favorites, mais les soins de son épouse, l'affection qu'il commençait à me porter et plus encore la résolution générale des équations dont les géomètres s'occupaient à cette époque, enfin toutes ces causes réunies eurent assez de pouvoir sur son esprit pour lui rendre du ressort et de la tranquillité. D'ailleurs l'augmentation de son revenu lui permit d'augmenter sa bibliothèque, son cabinet de physique et il parvint même à arranger un observatoire très bien fourni de tous les instruments nécessaires. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se livra aussi au noble penchant qui l'entraînait vers la bienfaisance.⁶ Je puis vous assurer⁷ que dans les vingt-huit ans que j'ai passés à Ceuta, je n'ai pas connu un seul individu dont le sort fût à déplorer ; mon père employait toutes les ressources de son génie à procurer à chacun une subsistance honnête et le détail que je pourrais vous en faire vous ferait sûrement plaisir à entendre, mais je ne dois pas oublier que je me suis engagé à vous raconter mon histoire et que je ne dois point sortir de

¹ Biffé : dire

² Biffé : vieux

³ un baudrier *surch. aut.* : une bandoulière

⁴ Biffé : du fond de sa retraite

⁵ me détermin⁵ *surch. aut.* : m'engage

⁶ Biffé : Tout ce que

⁷ Biffé : c'est

l'énoncé de ma proposition.

Autant que je m'en rappelle, Messieurs, la curiosité a été ma première passion et comme il n'y a eu [*sic*] à Ceuta ni chariots ni chevaux ni voitures ni aucun autre danger à courir pour les enfants, on me laissait promener à volonté dans les rues. Et je satisfaisais ma curiosité en allant au port, remontant à la ville ; j'entraîs même dans toutes les maisons, dans les arsenaux, les magasins, regardant les [366] ouvriers, suivant les portefaix, questionnant tout le monde et me mêlant de tout. Partout l'on s'amusait de ma curiosité, partout on se faisait un plaisir de la satisfaire, mais il n'était pas de même dans la maison paternelle. Mon père avait fait bâtir dans une cour de sa maison un pavillon séparé dans lequel il avait sa bibliothèque, son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'était défendue ; je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans ma première enfance, mais dans la suite cette prohibition, qui excitait d'autant plus ma curiosité naturelle, fut peut-être un des plus puissants attraits qui m'ait entraîné vers l'étude des sciences.

La première science à laquelle je m'appliquai fut cette partie de l'histoire naturelle que l'on appelle conchyliologie. Mon père venait souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où l'eau, dans les temps calmes, était aussi claire qu'une glace. Il y examinait les mœurs des animaux marins et lorsqu'il trouvait quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportait chez lui. Je fis longtemps le petit observateur, mais je fus souvent pincé par les crabes, brûlé par les orties de mer et piqué par les oursins. Ces inconvénients me dégoûtèrent de l'histoire naturelle. Je pris du goût pour la physique. Mon père, qui avait besoin d'un ouvrier pour raccommoder, changer ou imiter les instruments qui lui venaient d'Angleterre, avait enseigné cet art à un maître canonier à qui la nature avait donné quelque talent. Je passais presque tout mon temps chez lui, je l'aidais dans son travail, j'acquérais des connaissances pratiques, mais il m'en manquait une¹ très essentielle : je ne savais ni lire ni écrire. J'avais cependant huit ans finis, mais mon père ne voulait pas que j'apprisse. Il disait que, pourvu que je susse signer mon nom et danser la sarabande, cela devait me suffire. Il y avait à Ceuta un vieux prêtre qui avait été relégué pour je ne sais quelles intrigues sous le règne de Philippe IV ; il était fort estimé de tout le monde et venait souvent chez nous. Il fut fâché de me voir aussi² négligé³ ; il représenta à mon père que je n'étais point du tout instruit de ma religion et s'offrit à me l'enseigner. [367] Mon père y consentit et sous ce prétexte le bon père Anselme m'apprit à lire, à écrire et à compter. Mes progrès furent rapides, surtout dans l'arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'atteignis à ma douzième année et pour mon âge, j'avais beaucoup de connaissances, mais je me gardais bien d'en faire parade devant mon père et si cela m'arrivait, il ne manquait pas de me lancer un regard sévère et de me dire :

– Apprends la sarabande, mon fils, apprends la sarabande ! Apprends à te présenter de bonne grâce, à faire des impertinences à tout le monde, et laisse là des choses qui ne serviraient qu'à te rendre malheureux !

Ma mère alors me faisait signe de me taire et mettait la conversation sur quelque autre sujet.

Un jour que nous étions à table et que mon père venait de me recommander d'apprendre à me présenter avec grâce et d'être impertinent, nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans, habillé à la française. Il nous fit une douzaine de révérences de suite. Après quoi, voulant faire je ne sais quelle pirouette, il heurta un domestique qui portait un potage, et le fit tomber. Au lieu de nous faire quelques excuses sur sa maladresse, l'étranger fit autant d'éclats de rire qu'il avait fait de révérences. Après quoi il nous dit en très mauvais espagnol qu'il s'appelait le marquis de Folencour, qu'il avait été forcé de quitter la France pour avoir tué un homme en duel et qu'il nous priait de lui donner asile jusques à ce que son affaire fût arrangée. Il n'eut pas plus tôt fini son compliment que mon père, se levant avec une extrême vivacité, courut l'embrasser et lui dit :

¹ *Biffé* : bien

² *Biffé* : éloigné

³ *Biffé* : que je l'étais

– Monsieur le Marquis, vous êtes l’homme que j’attendais depuis longtemps, regardez ma maison comme la vôtre, disposez de tout ce que j’ai et daignez en retour donner quelques soins à l’éducation de mon fils : je suis le plus heureux des père si mon fils peut vous ressembler.

Si le marquis eût su le sens que mon père attachait à ce qu’il venait de dire, il n’en eût peut-être pas été fort flatté, mais il prit son compliment pour un éloge et en parut très content ; il redoubla même d’impertinences, faisant des allusions continuelles à la beauté de ma [368] mère et à l’âge de mon père qui cependant ne cessait de lui applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du dîner, mon père demanda au marquis s’il pourrait m’enseigner la sarabande. Mais au lieu de répondre, mon instituteur se prit à rire plus fort qu’il n’avait jamais fait, et lorsqu’après les plus longs éclats il fut revenu à lui-même, il dit que depuis vingt siècles on ne dansait plus la sarabande, mais seulement le passe-pied et la bourrée. En même temps, il tira de sa poche un de ces instruments que les maîtres de danse appellent des pochettes, et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu’il eut fini, mon père lui dit d’un air fort sérieux :

– Monsieur le Marquis, vous jouez là d’un instrument que peu de gens de qualité savent manier, et vous me feriez croire que vous avez été maître de danse, mais si cela est, vous en serez encore plus propre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer dès demain à former mon fils et à le rendre en tout semblable à un seigneur de la cour de France.

Folencour convint que divers malheurs l’avaient en effet forcé à exercer quelque temps l’état de maître de danse, mais que n’en étant pas moins d’une grande naissance, il serait plus propre que personne à former un jeune seigneur.

Il fut donc résolu que [je] prendrais le lendemain ma première leçon de danse et de belles manières. Mais avant que de vous rendre compte de cette journée malencontreuse, je veux vous raconter une conversation que mon père eut le même soir avec son beau-père, le major de place de Cadanza. Je n’y ai guère pensé depuis, mais dans ce moment, toute cette conversation me revient à l’esprit et peut-être pourra-t-elle vous intéresser. La curiosité me retenant auprès de mon nouveau mentor, je ne songeai point ce jour-là à courir les rues et, passant près du cabinet de mon père, j’entendis qu’il élevait la voix avec toute l’apparence de la vivacité. Il disait au major :

– Mon cher beau-père, je vous en avertis pour la dernière fois : si [369] vous continuez vos manières mystérieuses et vos messages dans l’intérieur de l’Afrique, je vous dénoncerai au ministre.

– Mon cher gendre, reprit Cadanza, si vous voulez pénétrer dans nos mystères, rien ne sera plus aisé. Vous avez tous les droits possibles. Ma mère était une Gomelez et son sang coule dans les veines de votre fils.

– Mon cher Cadanza, reprit mon père, je suis au service du roi et je n’ai que faire de vos Gomelez ni de leurs secrets. Soyez sûr que dès demain je rends compte de cette conversation au ministre.

– Et vous, dit Cadanza, soyez sûr que le ministre vous défendra à l’avenir de lui faire de rapport sur ce qui nous regarde.

Leur conversation finit à cet endroit. Le secret des Gomelez m’occupait tout ce jour-là et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma première leçon de danse dont les furent [*sic*] d’abord très désagréables pour moi et tournèrent ensuite au profit de mon goût pour les mathématiques¹.

Comme Velasquez en était à cet endroit de sa narration, le cabaliste l’interrompit parce qu’il avait, disait-il, quelque chose d’assez important à dire à sa sœur. Nous nous séparâmes donc et chacun s’en alla de son côté.

¹ les mathématiques *surch.* : la géométrie

VINGT-TROISIÈME JOURNÉE

Nous¹ nous mêmes encore à errer dans les Alpujarras et le Juif errant ne paraissant point, le cabaliste continua à nous en marquer son mécontentement. Nous arrivâmes au gîte d'assez bonne heure et lorsque nous eûmes soupé, l'on pria Velasquez de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes : [370]

SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

Mon père voulut assister à ma première leçon de danse et exigea que ma mère y fût aussi présente. Folencour encouragé par de tels égards oublia tout à fait qu'il s'était d'abord donné pour un homme de qualité, et fit un assez long discours en l'honneur de la danse qu'il appelait son art. Ensuite il observa que j'avais les pieds fort en dedans, et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors et essayai de marcher ainsi, mais Folencour n'en fut point content : il exigea encore que je tinsse les pointes basses. Enfin, impatienté de ma maladresse, il me prit les mains et voulant me faire avancer vers lui, il me tira si rudement que ne pouvant plus me tenir sur mes pieds ainsi contournés, je tombai sur le nez avec beaucoup de force. Folencour aurait dû, ce me semble, me faire des excuses, mais bien loin de là, il s'emporta contre moi et me dit les choses les plus désagréables avec des expressions dont il aurait senti l'inconvenance s'il eût mieux su le castillan. J'étais accoutumé à la bienveillance générale de tout Ceuta ; les propos de Folencour me parurent des outrages que je ne devais pas supporter. J'allai fièrement à lui, je pris sa pochette, je la brisai contre terre en lui jurant que je ne prendrais jamais de leçon de danse de lui. Mon père se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une salle basse qui était à l'extrémité de la cour et ferma la porte sur moi en me disant que je ne sortirais que pour apprendre à danser. Accoutumé comme je l'étais à la plus grande liberté, ma prison me parut d'abord insupportable : je pleurai beaucoup et tout en pleurant, je tournais les yeux vers une grande fenêtre carrée, la seule qu'il y eût dans cette salle basse, et je me mis à en compter les carreaux. Il y en avait dix dans la hauteur et autant dans la largeur ; ces carreaux me rappelèrent les leçons d'arithmétique du bon père Anselme dont la science n'allait pas au-delà de la multiplication. Je multipliai les carreaux de la hauteur par ceux de la base et je vis avec surprise que j'avais précisément le nombre général des carreaux de la fenêtre. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je répétais mon calcul en retranchant tantôt une [371] bande, tantôt deux, soit de hauteur, soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'était qu'une addition répétée et que les surfaces pouvaient se mesurer aussi bien que les longueurs. Je répétais mon opération sur les carreaux de pierre dont la salle était pavée ; elle me réussit également. Je ne pleurais plus, mon cœur au contraire palpait de joie, et aujourd'hui même, je ne puis vous parler du plaisir que j'éprouvai alors, sans en ressentir quelque émotion.

Vers les midi, ma mère vint m'apporter un pain noir et une cruche d'eau qu'elle m'assura devoir être tout mon dîner ; en même temps, elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux désirs de mon père et de prendre les leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation, je baisai sa main avec beaucoup de tendresse et je la priai de me faire tenir un crayon et du papier, et de ne plus s'embarrasser de mon sort parce que je me trouvais très bien dans ma salle basse. Ma mère me quitta très surprise et m'envoya ce que je demandais. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je faisais les plus grandes découvertes ; en effet toutes ces propriétés de nombres étaient de véritables découvertes par rapport à moi qui n'en avais aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avais faim : je rompis mon pain noir et je vis que ma mère y avait renfermé un poulet rôti et un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction et

¹ GF, p. 400.

je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta avec mon lit une lampe à la faveur de laquelle je les continuai fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai le côté d'un carreau par la moitié ; je vis que le produit de la moitié par la moitié était un quart. Je le partageai en trois et j'eus une neuvième, ce qui m'éclaira sur la nature des fractions ; j'en fus encore plus assuré lorsque je multipliai deux et demi par deux et demi, et que j'obtins, à côté et sur le¹ carré de deux, une bande latérale en équerre², égale à deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres et je vis que si je multipliais un nombre par lui-même et que je carrasse le [372] produit, j'avais le même nombre que si je l'avais multiplié trois fois par lui-même. Je vis aussi que la différence des deux carrés était égale au produit de la somme des racines par leur différence. Toutes mes belles découvertes n'étaient point exprimées dans le langage algébrique que j'ignorais. Mais je m'étais fait une notation particulière qui avait rapport aux carreaux de ma fenêtre et qui ne manquait ni d'exactitude ni de clarté.

Enfin le sixième jour de ma prison, ma mère, en m'apportant mon dîner, me dit :

– Mon cher enfant, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre : Folencour a été reconnu pour un déserteur et votre père qui regarde la désertion comme une action infâme l'a fait aussitôt embarquer. Je pense donc que vous sortirez bientôt de prison.

Je reçus la nouvelle de mon élargissement avec une indifférence qui surprit ma mère . L'après-dîner, mon père vint lui-même ; il me confirma ce que ma mère m'avait dit, mais il ajouta qu'il avait chargé un de ses amis établi à Paris de lui envoyer les figures et la musique des danses à la mode, et qu'il tâcherait de me les apprendre lui-même, que d'ailleurs il se rappelait très bien de la manière dont son frère don Carlos entraînait dans la chambre et qu'il tâcherait de me l'inculquer. Tout en me parlant ainsi, mon père aperçut un cahier qui sortait de ma poche et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de certains signes qui lui étaient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise en augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échappa point. Mon père saisit très bien le fil de mes découvertes, ensuite il me dit :

– Mon cher enfant, si à cette fenêtre qui a dix carreaux par en bas, j'en ajoutais [deux] et que je voulusse lui conserver la forme carrée, combien en ajouterais-je ?

Je répondis :

– Vous auriez deux bandes de vingt carreaux chacune et un petit carré au coin qui serait de quatre carreaux.

À cette réponse, mon père éprouva une joie très vive qu'il contint le mieux qu'il put ; ensuite il me dit :

– Mais si j'ajoutais une ligne infiniment petite, quel carré aurais-je ? [373]

Je réfléchis un moment et puis je dis :

– Mon cher père, vous auriez deux bandes aussi longues que la fenêtre, mais infiniment peu larges,³ et quant au petit carré du coin, il serait si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée.

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit les mains, leva les yeux au ciel et dit :

– Ô mon Dieu, vous le voyez : il a deviné le binôme de Neuton et si je le laisse faire, il devinera encore le calcul infinitésimal.

Son état m'effraya, je défis sa cravate, j'appelai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit :

– Mon enfant, mon cher enfant, laisse là les calculs, apprends la sarabande, mon ami, apprends la sarabande !

Il ne fut plus question de prison. Je fis dès le même soir le tour des remparts de Ceuta et tout en me promenant, je répétais en moi-même :

– Il a deviné le binôme de Neuton, il a deviné le binôme de Neuton.

¹ et sur le *surch. aut.* : du

² *Interl. aut.* : en équerre

³ *Biffé* : aussi

Depuis lors je puis dire que tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon père avait juré de ne jamais permettre que je les apprissse, mais un jour je trouvai sous mes pieds l'*Arithmétique universelle* de Neuton et je pense qu'il l'avait égarée à dessein pour m'aider sans fausser son serment. Quelquefois aussi, je trouvais son cabinet ouvert et je ne manquais pas d'en profiter. Mais quelquefois aussi, mon père revenant à ses anciennes idées prétendait me former pour le monde : il me forçait à entrer dans la chambre en pirouettant, à faire semblant d'avoir la vue basse et heurtant tout le monde, puis il fondait en larmes et me disait :

– Mon enfant, tu n'as pas été créé pour l'impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que les miens.

Trois ans après l'époque de mon emprisonnement, ma mère devint grosse et accoucha d'une fille qui fut appelée Blanche en l'honneur de la belle et trop légère duchesse de Velasquez. Bien que cette dame eût défendu à mon père de lui écrire, il crut devoir l'informer de la naissance de cet enfant et il en reçut une réponse qui lui rappela ses [374] anciennes douleurs, mais il vieillissait et n'était plus capable de ressentir des émotions aussi vives.

Ensuite douze années se passèrent sans qu'aucun événement vînt troubler l'uniformité de notre vie qui cependant était très variée pour mon père et pour moi par les nouvelles connaissances dont nous nous enrichissions tous les jours. Peu à peu même, il avait quitté avec moi son ancienne réserve et en effet ce n'était pas lui qui m'avait enseigné les mathématiques ; il avait au contraire fait tout son possible pour que j'apprissse la sarabande ; il n'avait donc rien à se reprocher et se livrait sans remords au plaisir de causer avec moi sur tout ce qui avait rapport aux sciences exactes. Ces conversations avaient toujours l'effet de ranimer mon zèle et de redoubler mon application, mais en même temps, l'attention que j'y donnais me donna quelque penchant à la distraction, ainsi que je vous l'ai dit, et ces distractions ont quelquefois pensé me coûter cher. Je me rappelle entre autres qu'une fois que j'étais occupé de la rectification d'une courbe, je passai sans m'en apercevoir d'un ouvrage, dans le chemin couvert de celui-ci, sur le glacis, et enfin je m'éloignai si bien de la place que les Arabes m'auraient fait prisonnier si une patrouille n'était venue à mon secours.

Quant à ma sœur, elle croissait tous les jours en beauté et en grâce, et il n'aurait rien manqué à notre bonheur à tous si nous avions pu conserver sa mère, mais il y a un an qu'une maladie courte et violente l'a enlevée à notre tendresse. Mon père prit alors dans sa maison une sœur de sa défunte femme, qui s'appelait doña Antonia de Poneras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois.

Cette dame prit possession de l'appartement de ma mère et du gouvernement de notre ménage, et elle s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde. Elle avait surtout beaucoup d'attention pour moi et entraît vingt [fois] par jour dans ma chambre pour me demander si je voulais du thé, de la limonade ou autres choses pareilles, mais souvent¹ ses visites m'étaient très désagréables parce qu'elles interrompaient mes calculs. Quand par hasard doña Antonia était une demi-heure sans m'interrompre, sa femme de chambre la remplaçait. [375] C'était une fille du même âge que sa maîtresse et de la même humeur ; son nom était Marica. Je m'aperçus bientôt que ma sœur n'avait de goût ni pour sa tante ni pour la suivante, et je ne tardai pas à partager cette antipathie qui au reste n'était fondée de mon côté que sur la peine que j'éprouvais à être interrompu.

Cependant je n'étais pas toujours leur dupe et à la fin, j'avais pris habitude d'arrêter mon calcul dès qu'une des deux femmes entraît chez moi et je le reprenais lorsqu'elle était sortie.

Un jour que j'étais occupé à calculer un logarithme, Antonia entra chez moi et se mit dans une fauteuil² qui était à côté de ma table, ensuite elle³ se plaignit de la chaleur, ôta le mouchoir qu'elle avait sur son sein, le plia et le mit sur le dossier de sa chaise. Jugeant à ces arrangements qu'elle comptait faire une longue séance, je renonçai à l'instant à la méthode de Neper et j'essayai d'obtenir mon logarithme par le retour des suites. Antonia qui ne voulait que me contrarier se leva, mit sa main sur mes yeux et me dit :

¹ Biffé : aussi

² Surch. : fenêtre

³ Biffé : ôta le fi

– Calculez à présent, Monsieur le géomètre.

Je ne répondis point, mais développant dans ma tête la série exponentielle, j'arrivai à une équation que je substituai à l'instant même. Antonia me chatouillait, me pinçait, me baisait les joues et me faisait je ne sais combien de niches ; je la laissai faire, mais tout à coup me débarrassant de ses mains, j'écrivis tout le logarithme sans qu'il y manquât un chiffre. Antonia en fut piquée et sortit de la chambre en me disant avec assez d'impolitesse :

– Le sot homme qu'un géomètre !

Un moment après, vint Marica qui voulut aussi me chatouiller et me pincer, mais j'avais encore sur le cœur le propos de sa maîtresse et je la renvoyai un peu brutalement.

Me voici arrivé à une époque de ma vie, très remarquable par le nouvel emploi que je commençai à faire de mes connaissances en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où, frappé de la beauté de quelque principe, il en étend les conséquences et les applications, et donne, [376] comme l'on dit, dans un système. Alors il redouble de courage et de force, revient sur tout ce qu'il sait et achève d'acquiescer ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses faces, les réunit, les classe. Et s'il ne réussit pas à établir son système ou même à se convaincre de sa réalité, au moins il l'abandonne plus savant qu'il n'était avant de l'avoir conçu, et en recueille quelques vérités qui n'avaient pas été aperçues avant lui. L'instant de faire un système était donc arrivé pour moi et voici l'occasion qui m'en donna l'idée. Un soir que je travaillais après souper et que je venais justement d'achever un problème dont j'avais donné une solution très élégante et dont j'étais tout satisfait, je vis entrer ma tante Antonia dans un grand négligé. Elle me dit :

– Mon cher neveu, je ne puis dormir tant que je vois de la lumière chez vous ; et puisque votre géométrie est une si belle chose, je veux que vous me l'appreniez.

Comme je n'avais rien de mieux à faire, je consentis à ce que ma tante me demandait : je pris mon ardoise et je lui démontrai les deux premières propositions d'Euclide ; comme j'allais passer à la troisième, ma tante m'arracha mon ardoise et me dit :

– Mon nigaud de neveu, la géométrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait les enfants ?

{Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y réfléchissant je compris qu'elle me demandait peut-être¹ une expression² générale qui répondît à tous les modes de reproduction employés par la nature depuis le cèdre jusqu'à l'hysope et depuis³ la baleine jusqu'au ciron polype⁴. Je me rappelai en même temps des réflexions que j'avais faites sur le plus ou le moins d'idées de chaque animal, or ce plus ou moins d'idées qui remontait au mode de reproduction, étant susceptible d'augmentation et de diminution, paraissait du ressort de la géométrie.} [cahier] 4 {Enfin j'avais eu l'idée d'une notation particulière qui désignait pour chaque animal les [377] actions de même espèce et de valeur différente. Mon imagination s'alluma et me fit entrevoir la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature. Suffoqué par toutes les idées dont j'étais comme assailli à la fois, je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je pris mon chapeau et je sortis de ma chambre au grand déplaisir de ma tante que j'entendis encore blasphémer contre la géométrie.}

Ici le⁵ Velasquez fut interrompu au grand déplaisir de Rébecca qui paraissait l'écouter avec un⁶

¹ *Interl. aut.*

² *Surch. aut.* : explication

³ *Interl. aut.* : depuis le cèdre jusqu'à l'hysope et depuis

⁴ *Interl. aut.*

⁵ *Biffé* : géomèt

⁶ Cette phrase a été ajoutée par Potocki.

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE

Le¹ lendemain nous fîmes encore route par un beau temps et de belles contrées, mais très désertes. Comme nous étions à tourner une montagne, je m'aperçus que la boucle de ma sangle s'était défaite, et je descendis de cheval pour la raccommoder tandis que la caravane continuait toujours son chemin. L'ardillon de la boucle se cassa pendant que je voulais le replacer et j'étais décidé à remonter sur ma selle sans la sangler, lorsque j'entendis des gémissements dans un creux vallon très ombragé qui s'étendait au-dessous de notre chemin. Les gémissements redoublèrent, j'attachai mon cheval, je mis l'épée à la main et je m'enfonçai dans le taillis. Les gémissements me semblaient toujours près de moi et je ne voyais personne ; enfin j'arrivai à un endroit moins touffu et je me trouvai entre huit ou dix hommes armés de mousquets et qui me couchaient en joue de la distance d'environ douze pas. L'un d'eux me cria de rendre mon épée ; je le refusai. Il fit semblant de vouloir tirer sur moi ; j'allais à lui pour le percer de mon épée et je l'eusse fait s'il n'eût mis lui-même son fusil à terre. Alors je m'arrêtai. On me proposa une capitulation et [378] de promettre je ne sais quoi. Je répondis que je ne voulais ni capituler ni rien promettre. Dans ce moment, on entendit les cris des voyageurs qui m'appelaient. Mon adversaire me dit :

– Seigneur cavalier, on vous cherche, nous n'avons pas de temps à perdre. D'ici à huit jours, nous vous attendons au coucher du soleil à quatre cents pas à l'ouest du camp des Bohémiens. Veuillez bien être exact à ce rendez-vous ; nous avons des choses importantes à vous communiquer. Les gémissements que vous avez entendus ne sont qu'un artifice que nous avons employé pour vous attirer au milieu de nous.

Après avoir ainsi parlé, mon homme me tira son chapeau, donna un coup de sifflet et disparut ainsi que ses compagnons.²

Je rejoignis la caravane à laquelle je ne fis point part de mon aventure, et nous arrivâmes au gîte d'assez bonne heure ; lorsque l'on eut soupé, l'on pria Velasquez de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ

Je vous ait dit, Messieurs, comment un propos inconsidéré de ma tante Antonia réveilla en moi diverses idées qui depuis longtemps germaient dans [ma] tête. Toutes les fois que j'avais fait attention à l'ordre qui règne dans cet univers, j'avais cru y apercevoir des effets où les calculs étaient applicables, et notamment le calcul des combinaisons. Il m'est impossible de vous faire comprendre toute l'étendue de mon système qui d'ailleurs ne fait point partie de mon histoire.

Il³ vous suffira de savoir que depuis cette époque je commençai à devenir véritablement distrait. Il était rare que j'entendisse ce que l'on me disait à l'exception des dernières syllabes de la phrase que l'on m'adressait ; les dernières syllabes restaient gravées dans ma mémoire et je répondais souvent assez juste, mais une heure ou deux après que [379] l'on m'avait parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans voir où j'allais, et j'aurais eu aussi besoin d'un guide que si j'eusse été aveugle. Ces distractions ne durèrent cependant qu'autant de temps qu'il m'en a fallu pour mettre mon système dans un certain ordre, et à mesure que j'y employais moins d'attention, je devenais tous les jours moins distrait et je puis dire qu'aujourd'hui je suis à peu près corrigé de ce défaut.

– Oh ! sûrement, dit le cabaliste, permettez que je vous en fasse mon compliment.

– Je le reçois avec plaisir, dit Velasquez, car mon système n'a pas plus tôt été achevé qu'un événement inattendu a produit un tel changement dans ma destinée qu'assurément avec tout ce que je

¹ GF, p. 413.

² Début des f. non filigranés du cahier 4.

³ GF, p. 418.

vais avoir à faire maintenant, il sera difficile non pas de faire un système, mais peut-être hélas ! ne pourrai-je jamais donner dix à douze heures de suite à un calcul. Messieurs, le ciel a voulu que je fusse duc de Velasquez, grand d'Espagne et maître d'une grande fortune.

Il y [a] environ quatre semaines que Diego Alvarez, fils de cet Alvarez qui était si attaché à Blanche, arrive à Ceuta et apporte à mon père une lettre de cette dame, conçue en ces termes :

Seigneur don Henrique,

Ces lignes sont pour vous annoncer que le ciel va probablement appeler bientôt à lui votre frère, le duc Velasquez.

D'après les lois féodales de l'Espagne, vous ne pouvez hériter d'un frère cadet et le duché doit aller à votre fils. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante années de pénitence en restituant à votre fils les biens que mon imprudence vous avait ôtés. Ce que je ne puis vous rendre, c'est la gloire où vos talents vous auraient conduit. Mais nous sommes tous les deux aux portes de la gloire éternelle, et celle du monde ne peut guère nous toucher. Pardonnez donc une dernière fois à la coupable Blanche et envoyez-lui le fils que le ciel vous a donné.

La lettre était datée de Madrid, ce qui nous prouva que Blanche était auprès de son époux. Il fut décidé que je partirais immédiatement. Je puis dire que tout Ceuta était dans le ravissement par le bien que l'on voulait à mon père et à moi, mais j'étais loin de partager la joie générale. Ceuta était un monde pour moi, je n'en sortais qu'en esprit pour me perdre dans les abstractions, ou si je jetais les yeux [380] au-delà des remparts, sur les vastes pays habités par les Maures, c'était comme si j'eusse regardé un paysage. Ne pouvant y promener, je m'étais accoutumé à regarder la campagne comme faite seulement pour réjouir la vue. Je me persuadais que Ceuta était le seul endroit que je pusse habiter. D'ailleurs il n'y avait dans cette petite ville aucun mur qui ne me rappelât les équations que j'y avais charbonnées, aucun rocher qui ne me rappelât quelque méditation dont le résultat avait satisfait mon esprit. J'y étais à la vérité vexé quelquefois par ma tante Antonia et sa suivante Marica, mais qu'est-ce que c'était que leurs légères interruptions auprès des distractions sans nombre auxquelles j'allais être condamné ? Point de longues méditations, point de calcul et point de calcul, point de bonheur pour moi. Voilà comment je raisonnais. Cependant il fallut partir.

Mon père m'accompagna jusques au rivage et, joignant les mains sur ma tête pour me bénir, il me dit :

– Ô mon fils, tu vas voir Blanche ; elle n'est plus cette beauté ravissante qui devait faire la gloire et le bonheur de ton père. Tu verras des traits altérés par l'âge et la pénitence. Ah ! pourquoi pleurer si longtemps une faute que son père lui a pardonnée et mourant ? Quant à moi, dis-lui que je ne puis lui pardonner, car jamais je n'eus contre elle aucun ressentiment. Si je n'ai pas servi mon pays dans des postes glorieux, j'ai fait pendant quarante ans, dans ces rochers, le bien de quelques bonnes gens, et c'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus et tous la bénissent.

Mon père ne put en dire davantage, il se sentait suffoqué par les sanglots. Tous les habitants de Ceuta assistaient à mon départ et l'on pouvait lire dans tous les cœurs le chagrin de me perdre, mêlé à la joie et à la part que l'on prenait à ma bonne fortune.

Nous mêmes enfin à la voile et j'abordai le lendemain à Algésiras d'où je me rendis à Cordoue et de là, à Andujar. L'hôte d'Andujar me conta je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'ai pas entendu un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain de bonne heure. J'avais avec moi deux domestiques à cheval, l'un allait devant et l'autre me suivait.

Frappé de l'idée que je n'aurais à Madrid guère le temps pour [381] travailler, je tirai mes tablettes et je me mis à effectuer quelques calculs qui manquaient encore à mon système. J'étais sur une mule dont le pas lent et égal favorisait ce genre d'occupation. Je ne sais combien de temps j'employai de cette manière, mais tout à coup ma mule s'arrêta et je me trouvai au pied d'un gibet garni de deux pendus dont les figures semblaient grimacer, ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jetai les yeux autour de moi avec inquiétude et je ne vis point mes gens. Je les appelai à grands cris, ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui se trouvait devant moi, et à la nuit tombante, j'arrivai à une auberge vaste et bien bâtie, mais abandonnée. Je mis ma mule à l'écurie où il y avait du foin au râtelier et je m'arrangeai sur un grabat après avoir soupé de quelques provisions qui se trouvaient dans les poches de ma selle. Tout frugal qu'était ce repas, il me fit du bien et j'allais me rendormir lorsque j'entendis sonner minuit. J'imaginai qu'il y avait quelque couvent dans les environs et je me proposais

d'y aller le lendemain.

Bientôt après, j'entendis du bruit dans la cour, je crus que mes gens étaient arrivés, mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis entrer ma tante Antonia et sa suivante Marica ! Celle-ci portait une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avait un cahier à la main.

– Mon cher neveu, me dit Antonia, votre père nous a envoyées pour vous remettre ce papier en mains propres : il dit que c'est un objet de la plus grande importance.

Je pris le cahier et je lus sur l'enveloppe : « Démonstration de la quadrature du cercle ». Je savais que mon père ne s'était jamais occupé et n'attachait aucune importance à ce problème oiseux ; j'ouvris donc le cahier avec beaucoup de surprise qui se changea en indignation lorsque je vis que cette prétendue quadrature n'était que la quadrature de Dinocrate, accompagnée d'une démonstration où je reconnus la main de mon père, mais non pas son génie, car les preuves prétendues n'étaient qu'une suite de misérables paralogismes.

Cependant ma tante me dit que m'étant emparé du seul lit qu'il y avait dans l'auberge, je devais lui permettre de s'y placer à côté de moi. J'étais si affligé de voir que mon père eût fait un ouvrage rempli d'erreurs si grossières que je n'entendis pas trop ce qu'elle me disait. [382] Je lui fis place machinalement et Marica se coucha au pied du rabat en appuyant sa tête sur mes genoux. Alors je relus la démonstration de mon père, et soit que j'eusse les yeux fascinés ou je ne sais comment cela arriva, mais je ne la trouvai plus si mauvaise ; à une troisième lecture, je fus tout à fait convaincu. Je tournai la page et je trouvai une suite de corollaires les plus ingénieux qui tendaient à rectifier et carrer toutes les courbes quelconques et enfin le problème des isochrones résolu par les règles de la géométrie élémentaire. Surpris, ravi, étourdi même par tout ce que je voyais, je m'écriai :

– Oui, mon père a fait la plus grande des découvertes !

– Eh bien ! me dit ma tante, embrassez-moi pour me payer de la peine que j'ai prise de vous apporter ce cahier.

Je l'embrassai.

– Et moi donc, dit Marica, ne suis-je pas venue aussi de Ceuta et n'ai-je pas passé la mer ?

Il me fallut aussi l'embrasser. Les deux compagnes de ma couche me serrèrent si fortement dans leurs bras qu'il me parut impossible de m'en débarrasser, et je ne le souhaitai pas même, car tout à coup je sentis naître en moi des sentiments inconnus et inappréciables. Un sens nouveau se formait sur toute la surface de mon corps et surtout aux endroits où il touchait à ceux des deux femmes, ce qui me rappela à l'instant quelques propriétés des courbes que l'on appelle osculatrices. Je voulais me rendre raison de ce que j'éprouvais, mais ma tête ne pouvait plus suivre le fil d'aucune idée. Enfin mes¹ sensations se développèrent en une série ascendante en infinie, qui fut suivie du sommeil et ensuite d'un réveil très désagréable sous le même gibet où j'avais vu les deux pendus grimaçants.

Voici, Messieurs, l'histoire de ma vie où il ne manque que l'histoire de mon système, c'est-à-dire mes applications du calcul à la connaissance de l'ordre général de cet univers, mais j'espère qu'un jour vous voudrez bien me permettre de vous en donner une, et surtout à cette belle dame qui me paraît avoir pour la géométrie un goût [383] supérieur à son sexe et à son âge.

VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE

Ce² jour fut [consacré] au repos. Le genre de vie que menaient nos Bohémiens et dont la contrebande était le principal objet exigeait des déplacements continuels et fatigants ; je fus donc charmé de pouvoir passer toute une journée au même endroit où j'avais passé la nuit. Chacun prit

¹ *Biffé* : sentimen

² GF, p. 424.

quelque soin de sa personne et Rébecca alla même jusqu'à ajouter quelque chose à sa parure ; il me parut quelquefois qu'elle devenait le sujet des distractions du jeune duc, car c'est là le titre que nous¹ donnions à Velasquez. On nous servit sous un bel ombrage un dîner un peu plus recherché que ne l'étaient nos repas ordinaires, et lorsqu'il fut fini, Rébecca observa que le chef des Bohémiens n'étant pas aussi occupé qu'à l'ordinaire, il n'y aurait pas d'indiscrétion à lui demander la suite de son histoire. Pandesovna ne se fit point prier et nous raconta ce que l'on va voir.

SUITE DE L'HISTOIRE DE PANDESOVNA

Nous² approchions de Burgos. J'étais étendue [*sic*] dans ma litière avec un air de dignité très convenable à une future vice-reine. Mon futur époux voltigeait à mes côtés, entremêlant la sévérité habituelle de sa physionomie de je ne sais quels airs tendres et empressés qui me mettaient fort mal à mon aise. Nous arrivâmes ainsi à un abreuvoir très ombragé où nous trouvâmes une collation que nous avaient fait³ préparer quelques habitants de Burgos. Le vice-roi me présenta la [384] main pour descendre de ma litière, mais au lieu de me conduire au lieu où était la collation, il me mena un peu plus loin et m'ayant fait asseoir à l'ombre, il s'assit à côté de moi et me parla ainsi :

– Charmante personne, plus j'ai le bonheur de vous approcher, plus je vous vois et plus je me persuade que le ciel vous a destinée à embellir le soir d'une vie orageuse que j'avais consacrée au bien de mon pays et à la gloire de mon roi. J'ai servi sur les deux hémisphères, j'ai assuré à l'Espagne la possession de l'important archipel des Philippines, j'ai découvert la moitié du Nouveau-Mexique, j'ai passé ma vie à disputer mon existence aux vagues de l'océan, aux intempéries des climats et aux funestes exhalaisons des mines d'or que je faisais ouvrir. Le roi des Espagnes et des Indes, quelque puissant qu'il soit, ne l'est pas assez pour me récompenser, mais vous, charmante Inez, cette récompense est en votre pouvoir. Votre destinée unie à la mienne ne me laisse plus rien à désirer. Passant mes jours dans un doux repos sans autre affaire que celle de contribuer à votre bonheur et d'épier tous les mouvements de votre belle âme, je serai moi-même heureux par un de vos sourires et transporté de plaisir à la moindre marque d'affection que vous voudrez bien me donner. L'image de cette vie paisible succédant aux agitations auxquelles j'ai été livré jusques à présent, me ravit tellement que j'ai pris cette nuit la résolution de hâter l'instant où vous serez à moi. Je vous quitte donc, belle Inez, mais c'est pour me rendre à Burgos où vous verrez les effets de mon empressement.

Après avoir ainsi parlé, le vice-roi mit un genou en terre, baisa ma main, monta à cheval et partit au grand galop.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelles étaient mes angoisses. Je m'attendais aux scènes les plus désagréables ; et cette perspective désespérante était toujours terminée par la fustigation que je ne manquerais pas de recevoir chez les Théatins. J'allai rejoindre les deux tantes qui étaient occupées à déjeuner. Je voulus leur faire part de la nouvelle déclaration du vice-roi, mais il n'y eut pas moyen : le majordome me pressa de remonter en litière et il fallut obéir.

Étant arrivés aux portes de la ville, nous y trouvâmes un page de mon futur époux qui dit que l'on nous attendait au palais épiscopal. [385] Une sueur froide que je sentis sur mon front m'avertit que j'existais encore, car d'ailleurs la peur m'avait plongé dans une sorte d'anéantissement dont je ne sortis que lorsque je me trouvai vis-à-vis l'archevêque. Ce prélat était dans un fauteuil à la droite du vice-roi ; son clergé était assis au-dessous de lui, et les principaux magistrats de Burgos étaient assis du côté du vice-roi. À l'autre bout de la salle était un autel tout préparé pour la cérémonie. L'archevêque se leva, me bénit et me baisa au front. Surmonté par tous les sentiments dont j'étais agitée [*sic*], je tombai à ses pieds et comme inspiré par je ne sais quelle présence d'esprit, je m'écriai :

¹ Biffé : lui

² GF, p. 363.

³ Au verso de ce f., Potocki a divisé 120 par 4, puis a donné verticalement la série suivante : « 4 / 12 / 4 / .9. / 4 déjeuné / 33. »

– Monseigneur, ayez pitié de moi ! Je veux être religieuse. Oui, je veux être religieuse.

Après que j'eus fait cette déclaration dont toute la salle retentit, il me parut convenable [de] m'évanouir. Je ne me relevai donc que pour tomber entre les bras des deux tantes qui avaient bien de la peine à se soutenir elles-mêmes, tant elles étaient émues. J'avais les yeux entrouverts et je vis que l'archevêque se tenait respectueusement debout devant le vice-roi et semblait attendre qu'il prît quelque résolution.

Le vice-roi pria l'archevêque de reprendre sa place et de lui laisser le temps de réfléchir sur ce qui venait de se passer. L'archevêque s'assit et je vis la physionomie du vice-roi à découvert qui, plus sévère encore que de coutume, avait une expression à faire peur aux plus hardis. Il parut quelque temps absorbé dans ces réflexions. Puis mettant fièrement son chapeau, il dit :

– Mon incognito est fini, je suis le vice-roi du Mexique. L'archevêque peut rester assis.

Toute l'assemblée se leva avec respect.

– Messieurs, dit alors le vice-roi, il y a quatorze ans que d'infâmes calomniateurs m'ont accusé d'être le père de¹ cette jeune personne. Je ne trouvais alors d'autres moyens de leur fermer la bouche que de promettre solennellement de l'épouser dès qu'elle serait en âge de se marier. Tandis qu'elle croissait en grâces et en² vertus, le roi agréant [386] mes services me faisait monter de grade en grade et m'a enfin conféré la dignité éminente dont je suis maintenant revêtu. Cependant le temps d'accomplir ma promesse étant venu, je demandai au roi la permission de venir en Espagne et de m'y marier. Le Conseil de Madrid chargé de la réponse de Sa Majesté m'écrivit que je pouvais venir en Espagne, mais sous un autre nom que le mien, et que je ne reprendrais les honneurs de vice-roi qu'au moment où je renoncerais à mon mariage. Il m'était en même temps défendu d'approcher de Madrid. Je compris facilement que j'avais à renoncer ou à mon mariage ou à la faveur de mon maître, mais j'avais promis et je n'hésitai point. Lorsque je connus cette charmante personne, je pensai réellement que le ciel voulait me détourner de la voix des honneurs et me rendre heureux dans les jouissances paisibles de la retraite. Mais puisque ce ciel jaloux veut appeler à lui une âme dont le monde n'était point digne, je vous la remets, Monseigneur l'archevêque ; faites-la conduire au couvent des Annonciades et qu'elle y commence son noviciat. Les biens du comte de Rovellas son père sont entre mes mains et j'en rendrai compte à qui il appartiendra. Je vais écrire au roi et le préparer à mon arrivée.

Comme Pandesovna en était à cet endroit de son récit, on vint l'avertir que sa présence était nécessaire aux affaires de la horde. Lorsqu'il fut parti, on fit quelques réflexions sur la bizarrerie de sa destinée et puis l'on se sépara. [387]

VINGT-SIXIÈME JOURNÉE

Nous³ nous remîmes en⁴ route et le cabaliste nous dit en montant à cheval :

– Pour le coup, je puis vous promettre que nous jouirons aujourd'hui de la conversation du Juif errant. Mon pouvoir n'est pas encore si fort anéanti que le drôle l'imagine.

Dès que nous fûmes en marche, il tira un livre de sa poche, y lut je ne sais quelles formules barbares, et bientôt nous vîmes un homme sur le sommet d'une montagne.

– Le voyez-vous ? dit le cabaliste. Vous allez¹ être témoins de la façon dont je vais le traiter.

¹ *Biffé* : Mademoiselle

² *Biffé* : beauté

³ GF, p. 507.

⁴ *Biffé* : marche

Rébecca demanda grâce pour le coupable et son frère parut s'adoucir. Le Juif errant arriva auprès de nous et en fut quitte pour des reproches très vifs que le cabaliste lui fit dans une langue que je n'entendais point. Après quoi il lui ordonna de marcher auprès de moi et de reprendre son histoire au même endroit où il l'avait laissée. Le malheureux vagabond obéit sans répliquer et commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Je vous ai dit, Messieurs, qu'il s'était formé à Jérusalem une secte de Hérodiens qui soutenaient que Hérode était le Messie et j'avais promis de vous² instruire du sens que les Juifs attachaient à ce nom.

Je vous dirai donc que *messie* en hébreu veut dire « oint, frotté de graisse » et que *christos* est la traduction de ce nom en grec.

Lorsque Jacob se réveilla après sa fameuse vision, il répandit de l'huile sur [la] pierre et appela cet endroit *bethel* qui veut dire [388] « maison de Dieu ».

Sanchoniaton dit que ce fut Scham qui inventa les *betyles* ou « pierres animées ». On crut que l'esprit divin animait tout ce qui était consacré par l'onction. On oignit les rois et *messie* devint le synonyme de roi. Lorsque David parle du Messie, c'est lui-même qu'il a en vue, comme on le voit dès le premier psaume.

Mais lorsque le royaume des Juifs, divisé et souvent envahi, devint le jouet des puissances voisines, surtout lorsque le peuple fut conduit en captivité, les prophètes le consolait en lui promettant qu'un jour il naîtrait un messie de la race de David, qui abaisserait l'Assyrie Babylone et rendrait les Juifs triomphants. Les plus beaux édifices ne coûtaient rien à l'inspiration de nos prophètes ; aussi ne manquèrent-ils point de bâtir une Jérusalem, digne d'être la capitale d'un aussi grand roi, et un temple où rien ne manquait de ce qui pouvait rendre le culte respectable aux yeux du peuple. Les Juifs écoutaient ces prophéties avec plaisir, mais sans y ajouter une grande importance. Comment en effet se seraient-ils intéressés à des événements qui ne devaient arriver que sous les petits-fils de leurs arrière-petits-enfants ? Il paraît que les prophéties furent à peu près oubliées sous l'empire des Macédoniens ; aussi l'on ne voit point que personne ait regardé comme Messie aucun des Maccabées qui pourtant avaient délivré leur pays de l'oppression des étrangers. Leurs descendants qui régnèrent effectivement ne passèrent pas non plus pour avoir été annoncés par les prophètes. Mais il en fut autrement sous le vieux Hérode. Les courtisans de ce prince, après avoir épuisé pendant les quarante ans toutes les flatteries qui pouvaient lui plaire, finirent par lui prouver qu'il était le Messie annoncé dans les prophéties. Hérode, fatigué de tout à l'exception de l'exercice de la puissance dont il devenait tous les jours plus jaloux, crut trouver dans cette opinion un moyen de reconnaître ceux qui lui étaient dévoués. Ses amis formèrent donc une secte de Hérodiens dont le grand prêtre était le fourbe Sédékias, le frère cadet de ma [grand-]mère. Vous jugez bien que mon grand-père et son ami Dellius ne songèrent plus à aller à Jérusalem.

Ils firent faire un petit coffre de bronze, y mirent le contrat de vente de la maison de Jérusalem, l'obligation d'Hillel pour les trente mille [389] dariques de Dellius, avec une cession en faveur de mon père Mardochée. Puis ils cachèrent le coffre et se promirent de ne plus l'ouvrir tant que les circonstances plus favorables ne les rappelleraient pas à Jérusalem.

Hérode mourut et la Judée fut en proie aux plus déplorables divisions. Trente chefs de parti se firent oindre et furent ainsi des Messies.

Quelques années après, mon père Mardochée épousa la fille d'un de ses voisins, et je naquis douze mois après dans la³ ème année du règne d'Auguste. Mon grand-père voulut avoir la satisfaction de me

¹ Biffé : voir

² Biffé : dire

³ Un espace libre a été ménagé.

circoncire lui-même et ordonna les apprêts d'une fête assez somptueuse ; mais il était accoutumé à la retraite. Le mouvement qu'il se donna à cette occasion et sans doute aussi son grand âge furent les causes premières d'une maladie qui le conduisirent au tombeau en peu de semaines. Il expira entre les bras de Dellius en lui recommandant de conserver à mon père et à moi les documents renfermés dans le coffret de bronze et d'empêcher que le méchant ne jouît en paix des fruits de sa scélératesse. Ma mère qui avait souffert dans ses couches ne survécut à son beau-père que de quelques mois.

Le vieux Dellius resta auprès de mon père que tant de pertes avaient accablé, et ils continuèrent à vivre dans la retraite ; mais Sédékias n'était point tranquille : il craignait toujours de nous voir arriver à Jérusalem et lui redemander sa maison et trente mille dariques, et ne se crut en sûreté qu'autant qu'il nous perdrait tout à fait ; tout semblait aussi favoriser ses desseins pervers, car Dellius devint aveugle et mon père qui lui était fort attaché se renferma chez lui plus qu'il n'avait jamais fait. Bientôt on lui apprit que la maison à côté de la nôtre avait été achetée par des Juifs de Jérusalem, et qu'elle était remplie de gens de mauvaise mine, qui avaient tout l'air d'assassins. Mon père qui aimait la tranquillité par caractère y trouva de nouvelles raisons pour se renfermer chez lui.

Comme [le Juif] errant en était à cet endroit de son récit, il arriva à l'un des Bohémiens je ne sais quel accident qui fixa l'attention de [390] toute la caravane, et la suite de son histoire fut remise au lendemain.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE

Le lendemain comme nous étions en pleine marche, nous fûmes joints par le Juif errant qui reprit la suite de son histoire de la manière que l'on va voir.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Un¹ jour on annonça à mon père qu'un greffier romain demandait à lui parler ; il fut introduit et intima à notre famille qu'elle était accusée de haute trahison et de vouloir livrer l'Égypte aux Arabes. Lorsque le Romain fut parti, Dellius dit à mon père :

– Il est inutile de vouloir prouver votre innocence, car² chacun en est très persuadé ; mais il vous en coûtera la moitié de votre bien et il faut le sacrifier de bonne grâce.

Dellius avait raison : cette affaire coûta à mon père la moitié de tout ce qu'il possédait. L'année suivante, mon père, en sortant le matin de chez lui, trouva devant sa porte un homme assassiné ; il semblait respirer encore. Mon père le fit porter dans sa maison et voulut le rappeler à la vie, mais il vit aussitôt entrer chez lui des hommes de la justice avec tous les habitants de la maison voisine au nombre de huit, qui jurèrent tous qu'ils avaient vu mon père assassinant cet homme. Mon père passa six mois en prison et n'en sortit qu'après avoir sacrifié l'autre moitié de son bien, c'est-à-dire tout ce qui lui en restait. Sa maison lui restait encore, mais il y était à peine rentré que le feu prit chez ses méchants voisins et gagna son habitation. C'était la nuit ; ils pénétrèrent chez nous, enlevèrent ce qu'ils purent sous prétexte de [391] nous secourir et mirent le feu partout où il n'était pas encore.

Au lever du soleil, notre maison n'était plus qu'un monceau de cendres au milieu desquelles on voyait se traîner l'aveugle Dellius et mon père qui me tenait dans ses bras et déplorait son malheur.

¹ GF, p. 521.

² *Biffé* : tout le monde

Lorsque les boutiques furent ouvertes dans notre quartier, mon père me prit dans ses bras et alla avec moi chez le boulanger qui nous avait fourni jusques alors et qui par charité nous donna encore trois pains. Nous retournâmes auprès de Dellius qui nous dit que pendant notre absence, un homme qu'il n'avait pu voir était venu à lui et lui avait dit :

– Ô Dellius, puissent vos malheurs retomber sur la tête de Sédékias ! pardonnez à ceux qu'il a employés. Ils étaient payés pour vous faire périr et ne l'ont pas fait. Tenez, voilà de quoi vous soutenir pendant quelque temps.

Alors cet homme lui avait remis une bourse avec cinquante pièces d'or. Ce secours inattendu fit plaisir à mon père. Il étendit gaiement sur les cendres un morceau de tapis à moitié brûlé, mit les trois pains dessus et alla chercher de l'eau dans un pot de terre à moitié brisé. J'avais alors quatre ans finis ; je me rappelle d'avoir partagé avec¹ mon père cet instant de² gaîté et d'avoir été avec lui à la citerne. J'eus aussi ma part du déjeuner. Nous y étions encore lorsque nous vîmes venir un jeune enfant d'environ sept ans qui pleurait et nous demanda un peu de pain.

– Je suis, nous dit-il, fils d'un soldat romain. Mon père employé contre un parti de pasteurs arabes n'est point revenu de cette expédition, non plus que tous ses camarades de la même cohorte. Le pain qu'on m'avait laissé est fini d'hier ; j'ai voulu en demander par la ville et j'ai trouvé toutes les portes fermées ; mais comme vous n'avez plus ni porte ni maison, j'espère que vous ne me refuserez pas.

Le vieux Dellius, qui ne manquait aucune occasion de faire de la morale, dit :

– Il est donc sûr qu'il n'y a point d'homme tellement misérable [392] qu'il ne³ puisse encore être bon à quelqu'un, tout comme il n'y a point d'homme tellement puissant qu'il n'ait besoin de tout le monde. Oui, mon enfant, sois le bienvenu, partage avec nous le pain de la misère. Quel est ton nom ?

– On [m']appelle Germanus, dit l'enfant.

– Puisses-tu vivre longtemps, reprit Dellius.

Et cette espèce de bénédiction est devenue une prophétie, car cet enfant a bien longtemps vécu et vit encore à l'heure qu'il est à Venise où il est connu sous le nom du chevalier de Saint-Germain.

– Je le connais, dit Ben Mamoun, il a quelques connaissances cabalistiques.

Dès que nous eûmes déjeuné, Dellius demanda à mon père si l'on avait forcé la porte de la cave. Mon père répondit que la porte était fermée comme elle l'avait été avant l'incendie, et que les flammes avait respecté une partie de la voûte par laquelle on entrait dans cette cave.

– Eh bien ! dit Dellius, prenez deux pièces d'or de la bourse que l'on m'a donnée, louez des ouvriers et construisez une cabane autour de la voûte ; il n'est pas possible qu'il n'y ait quelques débris de l'ancienne maison qui ne puissent servir.

On trouva en effet quelques poutres et quelques planches entières. On les joignit comme on put, on couvrit le tout de branches de palmiers, on le tapissa de nattes et nous eûmes un abri assez commode. La nature n'en demande pas davantage dans nos heureux climats : le plus léger abri suffit sous un ciel sans nuages, comme la plus légère nourriture y est aussi la plus saine. Ainsi l'on peut dire avec raison que la misère n'est point dans les pays chauds aussi à redouter qu'elle l'est dans les contrées septentrionales.

Tandis que l'on travaillait à notre habitation, Dellius porta une natte sur la rue et s'y établit, et joua un air sur la guitare phénicienne ; après quoi il chanta une grande ariette qu'il avait autrefois composée [393] pour Cléopâtre et si⁴ sa voix plus que sexagénaire eut encore le pouvoir de rassembler autour de lui une foule assez grande qui trouvait du plaisir à l'entendre. Lorsqu'il eut fini son ariette, il dit :

¹ Biffé : lui

² Biffé : bonheur

³ Biffé : trouve

⁴ Au sens de pourtant.

– Ô citoyens d’Alexandrie, faites l’aumône à Dellius que vos pères ont vu premier musicien de Cléopâtre.

Ensuite le petit Germanus se présenta à chacun, ayant en main une écuelle de terre où chacun mit sa petite offrande.¹

Alors Dellius se fit une loi de ne chanter et mendier qu’une fois par semaine, et ces jours-là, tout le quartier s’y rassemblait et l’on ne retournait chez soi qu’après nous avoir fait d’abondantes aumônes.

Notre destinée était donc assez supportable. Cependant mon père qui était d’un caractère doux et sensible s’était trop affecté de cette suite d’infortunes qu’il avait si peu méritées ; il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau en moins d’une année. Nous restâmes alors uniquement confiés au soin de l’aveugle Dellius et réduits à vivre de ce que lui rapportaient les accords de sa voix déjà si vieille et cassée. Une grosse toux suivie d’un enrrouement complet nous ôta cette ressource dès l’hiver suivant, mais je fis alors un petit héritage d’un frère de ma mère qui était mort à Damiette sans enfants. L’héritage montait à cinq cents dariques qui n’étaient pas le tiers de ce qui me revenait de droit, mais Dellius s’en contenta en mon nom et fit si bien valoir cette petite somme qu’elle a suffi à notre entretien pendant tout le temps de mon enfance. Dellius ne négligea ni mon éducation ni celle du jeune Germanus. Nous restions alternativement auprès de lui : les jours que je n’étais pas de service, je fréquentais une école juive qui était dans le quartier, et Germanus suivait les leçons d’un prêtre d’Isis appelé Chérémon. Dans la suite on le fit porte-flambeau dans les mystères de la déesse ; lorsqu’il revenait de la fête, il me charmait toujours par les descriptions qu’il m’en faisait.

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, nous arrivâmes au gîte et il nous quitta pour s’enfoncer et errer dans les [394] montagnes.

VINGT-HUITIÈME JOURNÉE

[cahier] 5

SUITE DE L’HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Nous² croissions ainsi non pas sous les yeux du bon Dellius qui n’en avait plus, mais protégés par sa prudence et dirigés par ses bons avis. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis mon enfance, et c’est le seul temps de ma longue vie auquel je pense avec quelque plaisir. J’aimais Dellius avec toute la tendresse d’un fils et je m’étais fort attaché à mon ami Germanus. J’avais cependant avec celui-ci de fréquentes disputes et toujours sur le même sujet qui était la religion. Imbu des principes intolérants de la Synagogue, je ne cessais de lui répéter :

– Vos idoles ont des yeux et elles ne voient point ; elles ont des oreilles et elles n’entendent point. Un orfèvre les a fondues, les souris y font leur nid.

Germanus me répondait toujours que les idoles n’étaient pas regardées comme des dieux et que je n’avais aucune idée de la [395] religion égyptienne. Cette réponse, tant de fois répétée, excita ma curiosité et je priai Germanus d’obtenir du prêtre Chérémon qu’il m’instruisît lui-même dans sa religion, ce qui pourtant ne pouvait se faire sans une sorte de mystère, car si on l’avait su à la synagogue, j’aurais eu l’affront d’être excommunié. Germanus était fort aimé de Chérémon ; il en obtint facilement ce que je lui avais demandé, et dès le lendemain, je me rendis à l’entrée de la nuit dans un bosquet voisin du temple d’Isis. Germanus me présenta à Chérémon qui, après m’avoir fait

¹ Fin des f. non filigranés du cahier 4.

² GF, p. 536.

asseoir auprès de lui, joignit les mains, se recueillit un instant et prononça la prière suivante en langue vulgaire de la Basse-Égypte, que j'entendais parfaitement. Voici donc quelle fut la prière de Chérémon :

Ô mon Dieu, père de tout, Dieu saint dont la volonté est toujours accomplie par sa propre puissance, Dieu saint qui te manifestes aux tiens, tu es le saint qui a tout fait par ta seule parole. Tu es le saint dont la nature est l'image. Tu es le saint que la nature n'a point créé. Tu es le saint plus fort que toute puissance. Tu es le saint plus grand que toute élévation. Tu es le saint meilleur que toute louange. Reçois le sacrifice de grâces de mon cœur et de mes paroles. Tu es ineffable et le silence est ta prédication, car tu as aboli les erreurs contraires¹ à la vraie connaissance. Approuve-moi, renforce-moi et fais participer à cette grâce ceux qui sont encore dans l'ignorance, aussi bien que ceux qui te connaissent et qui sont par là mes frères et mes enfants.

Je crois en toi et le confesse hautement. Je m'élève à la vie et à la lumière. Je veux participer à ta sainteté, car tu m'en as inspiré la volonté.

Lorsque Chérémon eut fini sa prière, il se tourna vers moi et me dit :

– Mon enfant, vous voyez que nous reconnaissons ainsi que vous l'excellence d'un Dieu qui a créé le monde par la parole. La prière que vous venez d'entendre est tirée du *Pi-mandre*, livre que nous attribuons à Thot trois fois grand dont les ouvrages sont portés en cérémonie dans toutes les fêtes. Il y a vingt-six mille de ces rouleaux ou volumes qui passent chez nous pour avoir été écrits par ce philosophe qui vivait il y a deux mille ans. Mais comme il n'est permis qu'à nos *Sahh* ou « scribes sacrés » d'en faire des copies, il est [396] possible qu'ils aient ajouté bien des choses. D'ailleurs les écrits de Thot sont remplis d'une métaphysique très subtile qui a donné lieu à des interprétations très différentes. Je me contenterai donc de vous instruire des dogmes les plus universellement reçus et qui se rapportent assez à ceux des Chaldéens. Les religions, comme toutes les autres choses de ce monde, sont soumises à une force lente et continue qui tend sans cesse à changer leur forme et leur nature, si bien qu'au bout de quelques siècles, il se trouve que la religion que l'on croit toujours la même finit cependant par offrir à la croyance des hommes d'autres opinions ou d'autres préceptes ou des allégories dont on ne pénètre plus le sens, ou des dogmes auxquels l'on ne croit plus qu'à moitié. Je ne puis donc vous assurer que je vous instruirai précisément dans l'ancienne religion dont vous pouvez voir encore quelques cérémonies représentées dans le grand bas-relief d'Osymandyas à Thèbes ; mais je vous transmettrai les leçons de mes anciens telles que je les donne à mes autres élèves.

« Ce que je vous recommande d'abord est de ne vous attacher ni aux paroles ni à l'image ni même à l'emblème, mais de vous appliquer à suivre l'esprit de toutes les choses. Ainsi le limon représente tout ce qui est matériel ; un dieu, assis sur une feuille de lotus et nageant sur le limon, représente la pensée qui repose sur la matière sans la toucher. Et c'est le même emblème qui a servi à votre législateur lorsqu'il a dit que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Le monde créé par la parole et l'esprit porté sur les eaux ne sont point les seuls emprunts que Moïse a faits à notre théologie, ou du moins la religion égyptienne et la juive ont eu bien des dogmes semblables tels que la circoncision, l'éloignement pour les étrangers, l'horreur pour le porc, la continuation du sacerdoce dans les mêmes familles et une infinité d'autres ressemblances.

Comme Chérémon en était à cet endroit de la leçon, un acolyte du culte d'Isis frappa l'heure qui désignait minuit. Notre maître nous dit que des devoirs pieux l'appelaient au temple et que nous pouvions revenir à l'entrée de la nuit prochaine.

Vous-même, ajouta le Juif errant, vous allez bientôt arriver au gîte, [397] permettez donc que je remette à demain la suite de mon histoire.

¹ *Biffé* : à la vengeance

VINGT-NEUVIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Je¹ ne manquai pas de me rendre au bosquet d'Isis à l'entrée de la nuit suivante et j'y trouvai le vénérable Chérémon qui reprit ainsi le fil de ses instructions :

– Les emblèmes dont je vous parlais hier au soir n'ont jamais empêché que nous n'ayons cru à un Dieu supérieur à tous les autres. Le texte de Thot est positif à cet égard ; voici comme il s'exprime :

Ce Dieu un est immobile, permanent dans l'isolation de son unité ; l'intelligence même ne peut se mêler avec lui, ni aucune autre chose. Il est son propre modèle, il est son propre père, il est son propre fils et seul père de Dieu. Il est celui qui est bon, c'est la source de toutes les idées intelligibles et de tous les êtres premiers. Ce Dieu un s'explique de lui-même par la raison qu'il se suffit à lui-même. Il est le principe, le Dieu des Dieux, la monade de l'unité et le commencement de l'essence, et il est appelé le père de l'Essence et comme il a existé avant l'intelligence, il est appelé Noé-t-arque.

« Vous voyez donc, mes amis, continua Chérémon, que l'on ne peut avoir sur la divinité des idées plus relevées que les nôtres ; mais² nous avons cru pouvoir déifier une partie des qualités de Dieu et de ses rapports avec nous, et en faire comme autant de divinités particulières. Ainsi nous appelons la pensée de Dieu Emeth et lorsqu'elle se manifeste par l'organe de la parole, nous l'appelons Toth (persuasion) ou Armeth (interprétation).

« Lorsque la pensée de Dieu tenant en sa garde la vérité et la sagesse descend sur la terre et met aujourd'hui la force génératrice, elle est appelée Amoun. Lorsque la pensée y ajoute le secours de l'art, [398] elle est appelée Phta ou Vulcain. Et lorsque la pensée paraît plus éminemment bienfaisante, elle est appelée Osiris.

« Comme [je] vous l'ai déjà dit, nous regardons Dieu comme étant un, mais l'immense quantité de ses rapports bienfaisants à notre égard fait que nous croyons pouvoir sans impiété nous adresser à lui comme s'il était une multitude, car il est réellement immensément varié dans les qualités que nous pouvons apercevoir.

« Il n'en est pas de même des démons ; nous pensons que chacun de nous en a deux : l'un bon et l'autre mauvais. Les âmes des héros tiennent de la nature des bons démons, et sont les premières d'entre les âmes. Les dieux par leur nature ne peuvent se comparer qu'à l'éther, les héros et les démons à l'air, et les simples âmes nous paraissent avoir quelque chose de terrestre. La providence divine nous paraît pouvoir être comparée à la lumière qui remplit tout l'espace des mondes. D'anciennes traditions ont appris qu'il y avait encore un autre ordre de puissances célestes, appelées angéliques ou faites pour être envoyées et annoncer les ordres de Dieu, et les anges ont des chefs que les Juifs hellénisants ont appelés archontes ou archanges.

« Ceux qui ont reçu chez nous l'ordre de la prêtrise croient avoir en leur puissance l'épiphanie, c'est-à-dire le pouvoir de faire apparaître à leur volonté les dieux, les démons, les anges, les héros et les âmes, mais ils ne peuvent exécuter ces apparitions théurgiques sans troubler jusques à un certain point l'ordre de l'univers.

« Lorsque les dieux apparaissent et descendent sur la terre, le soleil et la lune se dérobent pour quelque temps à la vue des mortels.

« Les archanges sont précédés par une lumière plus éclatante que celle des anges.

« Les âmes des héros ont moins d'éclat que celles des anges, mais plus que celles des simples mortels qui sont fort obscurcies par les effets de l'ombre.

« Les princes du zodiaque se présentent sous des formes très majestueuses.

« Il y a de plus une infinité de circonstances particulières qui accompagnent les apparitions de ces différents êtres et servent à les distinguer ; et les mauvais démons sont reconnaissables aux influences [399] malignes qui les suivent toujours.

¹ GF, p. 549.

² *Biffé* : comme

« Quant aux idoles, nous croyons que si on les fabrique sous de certains aspects célestes et avec de certaines cérémonies théurgiques, on peut faire descendre sur elles quelque peu de l'essence divine. Mais cet art est si trompeur et si peu digne de la véritable connaissance de Dieu que nous l'abandonnons à un ordre de prêtres très inférieur à celui dont je fais partie.¹

« Lorsqu'un de nos grands prêtres invoque les dieux, il se fait en quelque sorte participant à leur nature. Il ne cesse point d'être homme, mais la nature divine le pénètre cependant jusques à un certain point, et il s'unit à son dieu. Dans cet état, il lui est facile de commander aux démons bruts et terrestres, et de les faire sortir des corps où ils sont entrés.

« Quelquefois nos prêtres, en mêlant des pierres, des herbes, des matières animales et des aromates, en font un mélange digne de recevoir la divinité ; mais les prières sont les véritables liens qui unissent le prêtre à son dieu.

« Enfin s'il faut tout vous dire, je vous avouerai que les prêtres osent quelquefois user de menaces envers les dieux ; ils disent pendant le sacrifice : “ Si vous ne m'accordez ce que je vous demande, je découvrirai ce qu'Isis a de plus caché. Je révélerai les secrets de l'abîme, je forcerai le coffre d'Osiris, je livrerai ses membres à Typhon. ” Je vous avouerai naïvement que je n'approuve point ces formules dont les Chaldéens s'abstiennent absolument.

Comme Chérémon en était à cet endroit de son instruction, l'acolyte frappa minuit ; nous nous retirâmes, bien résolus à revenir la nuit suivante. Et puisque vous allez arriver au gîte, ajouta le Juif errant, permettez-moi de remettre à demain la suite de mon histoire.

Après cela il disparut en effet et nous ne tardâmes pas à arriver à l'endroit où nous devions passer la nuit.

Lorsque nous eûmes soupé, chacun dit son mot sur le récit du Juif errant et le duc de Velasquez assura qu'il ne lui avait rien appris de nouveau, et que tout cela se trouvait dans le livre de Jamblique. [400]

– C'est un ouvrage, dit-il, que j'ai lu avec beaucoup d'attention, et je n'ai jamais pu comprendre comment les critiques qui recevaient pour authentique la lettre de Porphyre à l'Égyptien Anebon ne regardaient la réponse du prêtre Abamon que comme une invention de Jamblique.² Il m'a paru au contraire que Jamblique n'avait fait autre chose que de fondre dans son ouvrage la réponse de l'Égyptien et d'y ajouter quelques observations sur les opinions des Chaldéens et des philosophes grecs.

– Quoi qu'il en soit d'Abamon et d'Anebon, dit le cabaliste, je vous assure, Seigneur cavalier, que tout ce que le Juif errant vous a dit est la pure vérité.

On se sépara et j'allai m'asseoir sous un rocher, dans un lieu d'où je pouvais considérer à mon aise le lever de la lune et les beaux effets de la lumière de cet astre sur le paysage qui m'environnait. Mais je ne fus pas plus tôt assis que je m'entendis appeler par mon nom à deux reprises. Je me levai et je vis au haut du rocher un homme habillé de blanc que je reconnus pour le même religieux qui avait imposé silence au Juif errant. Il me dit :

– Alphonse, sachez que celui que l'on vous donne pour être le Juif errant n'est qu'un démon chargé d'affaiblir votre foi et de vous faire embrasser le mahométisme.

Le religieux vêtu de blanc disparut et je retournai chez moi sans être fort frappé de cette apparition³, car j'étais décidé à ne point quitter ma religion et tout ce que l'on pouvait dire pour ou contre n'y aurait rien fait. [401]

¹ Biffé : Lorsque quelque

² Biffé : Il n'est

³ être fort frappé de cette apparition *surch. aut.* : beaucoup de trouble

TRENTIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Le¹ vénérable Chérémon nous reçut avec sa bonté ordinaire et nous dit ensuite :

– L'abondance des matières que nous avons traitées hier ne m'a point permis de vous instruire à fond d'un dogme généralement reçu parmi nous, mais qui a encore plus de vogue chez les Grecs par la célébrité que lui a donnée Platon. Je veux parler du verbe, ou sagesse divine que nous appelons tantôt Mander, tantôt Meth ou Thot ou premier Mercure qu'il ne faut pas confondre avec le secrétaire d'Osymandyas.

Velasquez interrompit le Juif errant et dit :

– Il est sûr que Platon a parlé du verbe dans les mêmes termes que saint Jean l'évangéliste. Saint Justin et saint Clément avouent aussi que les païens reconnaissaient la divinité du verbe. Mais je vous prie de continuer votre récit.

Le Juif errant ne répliqua point et reprit ainsi le fil de son histoire :

– Je dois vous parler encore, dit Chérémon, d'un autre dogme établi par le second Thot, le restaurateur de notre religion, qui fut appelé Trismégiste, ou trois fois grand, parce qu'il avait conçu la divinité comme partagée en trois grands pouvoirs : Dieu lui-même auquel il donne le nom de Père, puis le Verbe et l'Esprit. Nous croyons même qu'un oracle enseigna ce dogme à un de nos demi-dieux, appelé Thulis². Mais n'attendez pas que je veuille vous expliquer des choses que je ne comprend pas moi-même et dont pour cette raison je m'occupe assez peu. L'esprit de notre religion est de nous unir à la divinité par un cœur vertueux et des mœurs pures. Aussi [402] nos prêtres³ s'abstiennent-ils pour la plupart de la chair des animaux. Et les prêtres d'Apis ne se permettent point le commerce des femmes, assez ressemblant en cela à ces solitaires que les Juifs appellent Esséniens.

« Voilà à peu près les dogmes que nous suivons aujourd'hui et qui s'éloignent de notre ancienne religion en plusieurs points importants et entre autres au sujet de la métempsycose qui aujourd'hui trouve peu de partisans quoiqu'elle fût fort en vogue il y a sept cents ans lorsque Pythagore a été chez nous. Il est aussi beaucoup question dans notre ancienne théologie des dieux des planètes appelés les sept régisseurs, mais aujourd'hui cette doctrine est abandonnée aux faiseurs d'horoscope. Comme je vous l'ai dit, les religions changent comme tout dans ce monde.

« Il ne me reste plus qu'à vous parler de nos mystères, et je vous en dirai tout ce qu'il vous importe d'en savoir. D'abord soyez bien persuadé que lors même que vous seriez initié, vous ne sauriez rien du tout sur l'origine de notre mythologie. Ouvrez l'historien Hérodote : il était initié et en avertit le lecteur à chaque page, et cependant il fait des recherches sur les origines des dieux de la Grèce, comme quelqu'un qui n'en saurait pas plus que le vulgaire. Ce qu'il appelle le discours sacré n'avait aucun rapport avec l'histoire. C'était ce que les Latins ont appelé *turpi loquentia*, ou discours honteux. On faisait à chaque initié un conte extraordinairement indécent comme celui de Baubo à Éleusis, celui des amours de Bacchus en Phrygie. Nous croyons en Égypte que cette turpitude est un emblème qui désigne combien l'essence de la matière est vile en elle-même, et nous n'en savons pas davantage. Un consulaire appelé Cicéron a fait dernièrement un livre sur la nature des dieux, et il avoue qu'il ne sait d'où est venu le culte de l'Europe, ni ce qu'on doit penser de son origine. Cependant il était sûrement initié à tous les mystères de la théologie toscane. L'ignorance de ces initiés⁴ qui perce dans tous leurs ouvrages prouve assez, comme je vous l'ai déjà dit, que si vous étiez initié, vous n'en [403] seriez pas

¹ GF, p. 561.

² Voir Suidas, s. v. Θουλις.

³ Biffé : pour

⁴ Biffé : à tous les mystères

plus¹ savant sur l'origine de nos religions.

« Tout cela est effectivement très ancien. Vous voyez une procession d'Osiris sur le bas-relief d'Osymandyas et vous pourrez voir dans Manéthon que le culte d'Apis et Mnévis a été introduit en Égypte par Keachus, plus de mille deux cents ans avant Osymandyas.

« L'initiation ne donne donc aucune lumière ni sur l'origine du culte, ni sur l'histoire des dieux, ni même sur le sens des emblèmes ; mais l'établissement des mystères n'en a pas moins été très utile au genre humain.

« Celui qui se reproche quelque faute grave ou dont les mains souillées par le meurtre n'osent approcher des autels se présente aux prêtres des mystères, fait l'aveu de ses péchés et est ensuite purifié par le baptême. Dans les mystères de Mithra, on lui présente du vin et du pain, et l'on appelle ce repas eucharistie ; le pécheur se croit réconcilié avec les dieux et recommence pour ainsi dire une nouvelle vie plus innocente que celle qu'il avait menée précédemment.

Me rappelant alors de ce que l'ermite vêtu de blanc m'avait dit la veille, je crus devoir interrompre le Juif errant et lui observer que l'eucharistie me paraissait appartenir uniquement à la religion chrétienne.

Velasquez prit alors la parole :

– Pardonnez-moi, me dit-il, Seigneur cavalier, ce que le Juif² a dit à cet égard est très conforme à tout ce que j'ai lu dans saint Justin martyr qui ajoute même que l'on y reconnaît la malice des démons qui ont voulu imiter ce que les chrétiens devaient faire un jour³. Cependant continuez s'il vous plaît, Seigneur Juif errant.

L'Israélite reprit en ces termes le fil de son discours :

– Les mystères, dit Chérémon, ont encore une cérémonie commune à tous, et voici en quoi elle consiste : un dieu meurt, on l'enterre et on le pleure pendant plusieurs jours, ensuite le dieu ressuscite et l'on se [404] réjouit. Quelques-uns disent que cet emblème représente le soleil, mais généralement on l'entend des graines confiées à la terre et qui ressuscitent après avoir germé.

Ici j'interrompis encore le conteur et je lui⁴ observai que si toutes ces conformités avaient eu lieu réellement, je ne voyais plus de différence entre notre religion et celle des païens.

– Elles diffèrent en tout ce qui regarde Jésus, fils de Marie, dont je vais bientôt vous entretenir. D'ailleurs la providence divine qui se sert presque toujours de moyens humains peut avoir voulu préparer les anciennes religions de manière à pouvoir y entrer facilement la nouvelle. Chérémon sentait lui-même que cette ancienne religion commençait à crouler de toutes parts, et il nous l'avoua dans la dernière leçon que nous reçûmes de lui.

– Vous voyez, nous dit-il, que nous ne sommes point idolâtres comme vos prêtres nous l'ont reproché⁵, mais je pense que notre religion ainsi que la vôtre commencent à ne plus suffire aux nations. Si nous tournons les yeux autour de nous, nous apercevons partout l'inquiétude et le goût des nouveautés. En Palestine, on se porte en foule dans le désert pour y entendre ce nouveau prophète qui baptise dans le Jourdain. Ici vous voyez des thérapeutes ou guérisseurs, des mages qui mêlent le culte des Persans avec le nôtre. Enfin ce qu'il y a de puis⁶ les temples sont déserts et les autels sans offrandes.

¹ *Biffé* : avancé

² *Biffé* : errant

³ devaient faire un jour *surch. aut.* : doivent faire

⁴ *Biffé* : dis

⁵ nous l'ont reproché *surch.* : vous l'ont dit

⁶ A-t-il voulu écrire « depuis » ou « de puis » ?

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, nous arrivâmes au gîte et le malheureux vagabond, condamné à ne jamais goûter le repos, s'enfonça dans le vallon et disparut à nos yeux.

Nous soupâmes et chacun dit son mot sur les leçons du prêtre égyptien, mais j'évitai de prendre part à la conversation¹ et me rappelant de mon rendez-vous à quatre cents pas du camp du côté du [405] couchant, je pris mon épée et lorsque je me fus éloigné à peu près de cette distance, j'entendis tirer un coup de pistolet. J'allai dans le bosquet où l'on avait tiré et j'y trouvai la même bande de gens armés. Leur chef me dit :

– Salut ! Seigneur cavalier. Je vois que vous êtes homme de parole et je ne doute point que vous ne soyez aussi homme de courage. Vous voyez d'ici cette entrée dans le rocher, elle conduit à de longues routes souterraines ; des personnes qui s'intéressent à vous vous y attendent. Vous ne voudrez pas sans doute tromper leur espérance.

Je remerciai l'homme qui m'avait parlé et j'entraï dans le souterrain sans qu'il se mît en peine de me suivre. Lorsque j'eus fait cinquante pas sous terre, j'entendis du bruit derrière moi et je vis que des gros quartiers de rochers, abaissés par je ne sais quel mécanisme, avaient fermé la porte par laquelle j'étais entré. Le jour qui pénétrait par quelques crevasses me laissait voir devant moi une longue allée souterraine dont l'extrémité n'était point éclairée du tout. J'y marchais cependant sans peine malgré l'obscurité parce que le terrain en était uni et qu'il allait en pente douce. Je ne me fatiguais donc point, mais je crois que plus d'un homme à ma place aurait éprouvé quelque terreur en descendant ainsi dans les entrailles de la terre.

Je marchai pendant deux bonne heures, mon épée dans la main droite, et la gauche tendue devant mon visage pour le préserver² de ce qui aurait pu le blesser. Enfin je me trouvai arrêté par une grille. Je tâtonnai autour de moi et mes mains et mes genoux rencontrèrent un petit lit assez bien fait. Je compris facilement qu'il m'était destiné, je me couchai et m'endormis. [406]

TRENTE ET UNIÈME JOURNÉE

Lorsque³ je me réveillai, il faisait grand jour, c'est-à-dire que le souterrain au-delà de la grille était fort bien illuminé par de grandes lampes de métal. La porte de la grille était ouverte. Je compris que c'était le chemin que j'avais à prendre. Je m'habillai donc à la hâte et après avoir marché environ une demi-heure, j'arrivai à un escalier en limaçon par lequel je pouvais à mon choix m'élever vers la surface de la terre ou descendre plus avant dans ses entrailles.

Je choisis ce dernier parti et j'arrivai à un caveau où je trouvai un tombeau de marbre blanc, éclairé par quatre lampes, et un espèce [*sic*] de vieux derviche qui y récitait des prières. Le vieillard se tourna vers moi et me dit d'un air affable :

– Soyez le bienvenu, Seigneur Alphonse, il y a longtemps que nous vous attendons.

Je répondis que je pensais être dans le château de Cassar-Gomelez.

– Vous ne vous trompez pas, Seigneur cavalier, reprit le derviche. Ce tombeau couvre le fameux secret des Gomelez ; mais avant que de vous entretenir de ce sujet important, permettez que je vous offre une légère collation. Vous aurez besoin aujourd'hui de toutes les forces de votre corps.

Après avoir ainsi parlé, le vieillard me conduisit à un caveau attenant où je trouvai un déjeuner abondant et proprement servi. Lorsque j'eus fini de manger, le derviche me pria de l'écouter avec attention et me tint le discours dont je vais vous rendre compte.

¹ GF, p. 500.

² *Biffé* : des choses

³ GF, p. 502.

– Seigneur cavalier, me dit-il, je n’ignore point que vos belles cousines vous ont [*sic*] de l’histoire de vos ancêtres et de l’importance qu’ils attachaient au secret du Cassar-Gomelez. En effet rien au monde ne saurait être plus important. Un homme maître de notre secret n’aurait point de peine à se faire obéir par des nations entières et s’il savait s’y prendre, à parvenir même à la monarchie universelle. Mais entre des mains imprudentes, ces dangereux et grands moyens pourraient bouleverser le globe et détruire pour jamais l’ordre établi [407] dans la société. Les lois que nous suivons depuis bien des siècles ont donc statué que le secret ne serait révélé qu’à des hommes du sang des Gomelez, et cela seulement lorsque l’on se serait assuré de leur caractère par des preuves variées et singulières.

« Il est encore d’usage que l’on exige des serments solennels et accompagnés de tout l’appareil de la religion. Mais la connaissance que nous avons de votre caractère fait que nous nous contenterons de votre parole d’honneur. J’ose donc, Seigneur cavalier, vous demander votre parole de ne jamais révéler ce que vous allez voir.

Je réfléchis quelques instants et enfin je donnai la parole que l’on me demandait. Alors le derviche poussa un des parois¹ du tombeau de marbre et je vis un escalier qui conduisait à des² souterrains encore plus profonds.

– Descendez, Seigneur cavalier, me dit le derviche, il est inutile que je vous accompagne, mais je viendrai vous chercher ce soir.

Je descendis donc et je vis des choses que je me ferais un plaisir de vous dire si ma parole d’honneur n’y mettait un obstacle invincible. Le derviche vint sur le soir comme il me l’avait promis. Nous remontâmes ensemble et nous allâmes dans un autre caveau où l’on m’avait préparé un bon souper. Notre table était mise au pied d’un arbre de pur or qui représentait la généalogie des Gomelez. Il était comme séparé en deux grandes branches principales dont l’une, réservée pour les Gomelez mahométans, paraissait florissante et dans toute la vigueur de la végétation, l’autre au contraire, destinée aux Gomelez chrétiens, semblait desséchée et ne produisant que des épines.

– Ne vous étonnez pas, me dit le derviche, de la différence que vous voyez ici. Les Gomelez fidèles à la loi du Prophète en ont été récompensés par des trônes, les autres au contraire ont vécu assez obscurément dans divers emplois, tant militaires que civils et ecclésiastiques. Ils n’ont jamais été admis à la connaissance entière de notre secret, et si l’on fait une exception en votre faveur, vous la devez principalement à l’honneur que vous avez eu de vous être allié avec [408] les deux maisons régnautes de Tunis. Encore ne connaissez-vous pas encore tous les secrets de notre politique, mais vous pouvez cependant nous rendre des services importants. Si pourtant vous vouliez passer à l’autre branche, à celle qui fleurit et qui doit fleurir encore davantage, un jour votre ambition aurait sûrement de quoi être satisfaite et vous auriez la gloire de concourir à la réussite de très grands desseins.

Je voulais répondre, mais le derviche m’interrompant exprès m’expliqua tout l’arbre et me montra la place où j’étais, celle de Velasquez et de sa sœur ; enfin il me montra le nom de don Emanuel de Sal, gouverneur de Cadix, du ministre de la Guerre et du grand inquisiteur. Je vis alors quelle devait être dans toute l’Espagne l’influence du Cassar-Gomelez. Lorsque j’eus soupé, le derviche me dit :

– Il est juste que vous ayez une part de votre bien et quelques dédommagements pour la peine que vous avez prise dans le souterrain. Voici une lettre de change sur Estevan Maro, un des plus riches banquiers de Madrid. L’ordre paraît être seulement de mille pièces de huit, mais il y a un trait de plume particulier qui rend la lettre de change illimitée, et l’on vous donnera tout ce que vous voudrez sur votre signature. À présent remontez par cet escalier. Vous arriverez à une voûte très basse où il faudra vous traîner sur le ventre l’espace de cinquante pas ; alors vous vous trouverez au milieu des ruines du château de El-Cassar. Vous ferez bien d’y passer la nuit, et demain vous découvrirez facilement le camp des Bohémiens qui est au pied de la montagne. Adieu, mon cher Alphonse, puisse notre saint Prophète vous bénir et vous montrer le chemin de la vérité !

¹ Le masculin était encore reçu.

² *Biffé* : tombeaux

Le derviche m'embrassa et me quitta en fermant la porte sur moi. Il ne me restait plus qu'à suivre de point en point tout ce qu'il m'avait dit. Je montai un millier de marches et je revis enfin le ciel ; je me blottis sous une voûte et je m'endormis. [409]

TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉE

J'aperçus en effet le camp des Bohémiens au pied de la montagne et je m'y rendis aussitôt. On me dit qu'on m'avait¹ cru égaré dans les montagnes et que l'on avait été inquiet, mais le seul qui me parut avoir été réellement en peine était Velasquez, les autres étaient probablement du secret. L'on se mit à table d'assez bonne heure. Et lorsque l'on eut fini de manger, on pria le chef des Bohémiens de reprendre la suite de son histoire ce qu'il fit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE D'AVADORO²

Le vice-roi était sorti. L'archevêque l'avait suivi avec son clergé et j'étais resté seul avec les deux tantes. Nous prîmes ce moment pour parler de nos affaires. Ma tante Dalanosa voulait absolument tout avouer³ à l'archevêque, mais je la conjurai de ne rien dire tant que le vice-roi serait en Espagne parce que je ne doutais point qu'il ne fit payer chèrement à ma personne l'erreur dont son cœur m'avait honoré. La tante d'Elvire ajouta que si le vice-roi savait que sa jeune pupille s'était enfuie, il lui retirerait ses bontés et que les biens de la maison de Rovellas seraient à jamais perdus pour elle. Enfin nous fîmes ce que l'on fait toujours dans les cas embarrassants : nous ne prîmes aucun parti et les événements allèrent leur train. L'archevêque rentra à la tête de son clergé, mais sans ses habits pontificaux. Il me donna la main d'un air grave, mais affable, et me conduisit à sa voiture. Il y entra avec moi et nous arrivâmes ainsi au couvent des Annonciades.⁴ Toutes les portes nous furent ouvertes. L'archevêque me présenta à la supérieure et se retira bientôt après. La supérieure fut encore bien plus affable avec moi que n'avait été l'archevêque. Elle [410] me dit :

– Ma pauvre⁵ enfant,⁶ vous entrez en noviciat d'ici à huit jours ; alors il faudra baiser la poussière de mes sandales, mais votre jolie bouche n'est guère faite pour tant d'humiliation et avant qu'elle s'y soumette, je veux la baiser elle-même.

En même temps, la supérieure me donna un baiser dont j'étais encore trop jeune pour sentir tout le prix. Cette femme s'appelait la mère Sainte-Thérèse ; elle pouvait avoir vingt-cinq ans, fort brune, mais parfaitement belle.⁷

¹ *Biffé* : cherché

² La suite est aut. Voir l'orientation différente prise en 1804 (GF, p. 366).

³ *Biffé* : dire

⁴ *Biffé* : On nous ouvrit

⁵ *Surch.* : chère

⁶ *Biffé* : hélas

⁷ Le f. suivant a été déchiré. La suite est de la main du copiste.

TRENTE-TROISIÈME JOURNÉE

[cahier] 6

Je me réveillai et je vis que la horde se mettait en devoir de décamper. Nous montâmes à cheval et bientôt après le cabaliste tira un livre de sa poche et se mit à réciter quelques formules dans une langue qui m'était inconnue. Je me doutai bien que le Juif errant ne tarderait pas à paraître. Il vint en effet, se mit à marcher auprès de mon cheval et reprit en ces termes la suite de son histoire :

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Les¹ leçons du sage Chérémon avaient beaucoup plus d'étendue que l'espèce d'extrait que j'en ai fait. Leur résultat général était qu'un [411] homme, vivant il y a deux mille ans, avait donné aux Égyptiens des idées religieuses fondées sur une métaphysique très obscure, mais qui paraissait sublime parce qu'elle était au-dessus de l'intelligence. Dans cette théologie, Dieu que l'on appelait le Père n'était loué que par le silence. Cependant lorsqu'on voulait exprimer combien il se suffit à lui-même, on disait : « Il est son propre père, il est son fils. » On le considérait sous ce rapport de fils et on l'appelait « raison de dieu », « verbe » ou bien « Thot », qui veut dire en égyptien « persuasion ». Enfin comme l'on vit dans la nature matière et esprit, on regarda l'esprit comme une émanation de Dieu et on le représenta nageant sur le limon, porté par une feuille de lotus. L'inventeur de cette métaphysique reçut le nom de second Thot et de Trismégiste, qui veut dire trois fois grand, parce qu'il avait, par sa définition des trois pouvoirs, un peu plus approché de la connaissance de la divinité. Platon, qui avait passé dix ans en Égypte, transmet toutes ces idées à la Grèce et fut appelé divin. Mais Chérémon prétendait que la religion des Égyptiens n'était plus ce qu'elle avait été dans les commencements, et il croyait que toutes religions changeraient ainsi avec le temps.

Son opinion sur ce point fut bientôt justifiée par ce qui arriva dans notre synagogue d'Alexandrie. Je n'avais pas été le seul juif à étudier la théologie des Égyptiens ; d'autres s'étaient aussi appliqués à la connaître et y avaient pris quelque goût. Surtout ils avaient été séduits par cet esprit énigmatique qui régnait dans toute la littérature égyptienne et qui avait probablement sa source dans l'écriture hiéroglyphique et dans le précepte des prêtres égyptiens de ne point s'attacher à l'emblème, mais au sens caché qu'il renferme.

Nos rabbins d'Alexandrie voulurent aussi avoir des énigmes à deviner ; il leur plut de supposer que les écrits de Moïse, bien qu'ils présentassent le récit de faits arrivés réellement, étaient cependant écrits avec un art si divin qu'ils recelaient en même temps un sens caché et allégorique. Et plusieurs démêlèrent ces sens cachés avec une subtilité qui leur fit beaucoup d'honneur dans le temps ; mais de tous les rabbins, aucun ne s'y distingua autant que Philon. Une longue étude de Platon l'avait exercé à répandre une apparence de jour dans [412] les ténèbres de la métaphysique, aussi l'appelait-on le Platon de la Synagogue.² Le premier ouvrage de Philon traite de la création du monde et surtout des propriétés du nombre sept.³

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Dieu y est appelé le Père, ce qui est dans le goût de la théologie égyptienne et non pas dans le style de la Bible. On trouve aussi dans cet ouvrage que le serpent était une allégorie de la volupté, que l'histoire de la femme tirée de la côte d'un homme est une fable allégorique. Le même auteur dans son ouvrage sur les⁴ songes dit qu'il y a deux temples de Dieu : l'un, ce monde dont, et c'est le verbe de Dieu [*sic*] qui en est le grand prêtre ; l'autre, l'âme rationnelle dont l'homme est grand prêtre.

¹ GF, p. 589.

² La suite est aut. Potocki a-t-il attendu de lire Philon pour reprendre la rédaction de son roman ?

³ Le texte se poursuit sur le papier de 1799.

⁴ *Biffé* : Chérubins dit que

Dans son ouvrage sur Abraham, il s'explique encore plus dans le goût égyptien, car il dit :

Celui que nos lettres sacrées appellent *le Étant* ou *celui qui est* est le Père de tout. Des deux côtés, il est terminé par les deux puissances du grand être, les plus anciennes et les plus inhérentes : la Créatrice et la Régissante. L'une est appelée Dieu, et l'autre le Seigneur, de manière que le grand être, toujours accompagné de ses deux puissances, offre une forme tantôt simple et tantôt triforme : l'une lorsque l'âme entièrement purifiée, s'élevant au-dessus de tous les nombres et même du binaire si voisin de l'unité, arrive à l'idée simple, sublime et abstraite ; l'autre forme qui est la triple se présente à l'âme qui n'est pas encore initiée aux grands mystères.

Philon, qui avait été député auprès de l'empereur Claude, jouissait d'une grande considération à Alexandrie, ce qui joint à la beauté de son style et à l'amour que tous les hommes ont pour les nouveautés, fit adopter ses opinions à tous les Juifs hellénisants. Bientôt ils ne furent, pour ainsi dire, juifs que de nom, et les livres de Moïse ne furent plus qu'une espèce de canevas sur lequel ils dessinèrent leurs allégories et fondèrent leurs mystères dont celui de la triple forme était un des plus importants.

À cette époque, les Esséniens avaient déjà formé leur singulier établissement ; ils n'avaient point de femmes, leurs biens étaient en [413] commun. Enfin l'on ne voyait de tous côtés que religions nouvelles, mélange de judaïsme et d'égyptianisme, mélange de judaïsme et de sabéisme, nouveaux mystères de Mithra, mystères du dragon, astrologues juifs qui rendaient un culte aux planètes. Enfin tout semblait présager la chute des anciennes religions, mais on ne savait pas encore ce qui en prendrait la place...

Comme le Juif errant en était à cet endroit de sa narration, nous nous trouvâmes près du gîte, il fut forcé de l'interrompre.¹

[deuxième cahier] 6

TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Dellius² vieillissait et, sentant sa fin approcher, il nous fit venir, Germanus et moi, et nous dit d'aller creuser dans la cave à droite à côté de la porte, que nous y trouverions un coffret de bronze et que nous eussions à le lui apporter. Nous fîmes ce qu'il nous avait ordonné, nous trouvâmes le coffre et nous le lui apportâmes. Dellius tira une clef de son sein et l'ouvrit. Ensuite il nous dit :

– Il y a ici deux parchemins revêtus de ligatures et de sceaux. L'un doit assurer à mon cher enfant la possession de la plus belle maison de Jérusalem, et l'autre une fortune de trente mille dariques.

Alors il nous conta toute l'histoire de mon grand-père et de mon grand-oncle maternel Sédékias, et il ajouta :

– Cet homme injuste et avide existe encore ; c'est une preuve que les remords ne tuent point. Dès que je ne serai plus, mes enfants, vous irez à Jérusalem ; mais ne vous y faites point connaître jusques à ce que vous ayez des protecteurs en état de mettre vos jours en sûreté, et [414] peut-être vaudra-t-il mieux attendre la mort de Sédékias qui vu son grand âge ne peut être que très prochaine. En attendant vous pourrez vivre de vos cinq cents dariques que vous trouverez cousues dans cet oreiller qui ne me quitte jamais. Je n'ai qu'un conseil à vous donner : menez une vie sans reproches et vous aurez la sérénité dans votre vieillesse. Quant à moi, je vais mourir comme j'ai vécu, c'est-à-dire en chantant. Ce sera, comme l'on dit, le chant du cygne. Homère aveugle comme moi a fait une hymne à Apollon

¹ Les 5 f. sv. sont blancs. La suite est de la main du copiste sur papier filigrané T I

² GF, p. 608.

qui est le soleil. Je l'ai mise autrefois en musique, je vais l'entonner, mais je doute que je puisse arriver jusques à la fin.

Dellius chanta donc l'hymne d'Homère qui commence par « Salut heureuse Latone », mais lorsqu'il fut à¹ « Delos, si tu veux être habitée par mon fils », sa voix s'affaiblit, il se pencha sur mon épaule et rendit l'âme.

Nous pleurâmes longtemps notre vieil ami et lorsque nous eûmes déposé sa cendre dans le petit caveau, nous partîmes pour la Palestine et nous arrivâmes à Jérusalem le douzième jour après notre départ d'Alexandrie. Pour plus de sûreté, nous changeâmes de nom. Je pris celui d'Antipas, et Germanus se fit appeler Glaphyras. Nous nous arrêtâmes d'abord dans une taverne hors des portes de la ville, et nous étant informés de la demeure de Sédékias, on nous l'enseigna d'abord, car c'était la plus belle maison de Jérusalem, un vrai palais digne d'un fils de roi. Nous louâmes une mauvaise chambre chez un cordonnier qui logeait vis-à-vis de Sédékias et nous nous promîmes de prendre les meilleures informations sans donner aucun soupçon sur ce que nous pouvions être. Au bout de quelques jours, Germanus qui était sorti dans la matinée vint me dire :

– Mon ami, j'ai fait une heureuse découverte : le torrent de Cédron fait une nappe d'eau magnifique derrière la maison de Sédékias. Et le vieillard y passe toutes les soirées sous un berceau de jasmin. Il y est déjà. Viens, je vais te faire voir ton persécuteur.

Je suivis Germanus et nous arrivâmes sur les bords du torrent, vis-à-vis d'un jardin d'une beauté merveilleuse et où je vis un vieillard endormi. Je m'assis vis-à-vis de lui et je le contemplai. Que son [415] sommeil était différent de celui de Dellius ! Le remords le troublait, des rêves fâcheux pressaient les sillons de son front sinistre et quelquefois ils le faisaient tressaillir.

– Ô Dellius, m'écriai-je, Dellius, que tu avais raison de me recommander une vie innocente !

Germanus fit les mêmes observations que moi. Comme nous en étions encore occupés, nous aperçûmes une figure qui fit sur nous une impression bien différente. C'était une jeune fille de seize à dix-sept ans, d'une beauté merveilleuse que relevait encore une riche parure ; son col, ses bras et ses jambes étaient couverts de perles et de chaînes d'or garnies de pierreries, mais d'ailleurs elle n'était revêtue que d'une légère draperie. Germanus se prosterna en la voyant et dit :

– C'est Vénus elle-même.

Moi, par un mouvement involontaire, je me prosternai aussi. La jeune beauté nous aperçut, parut un peu troublée, mais ensuite elle se remit, prit un éventail de plumes de paon et l'agita au-dessus de la tête du vieillard pour le rafraîchir et prolonger son sommeil. Germanus prit un livre qu'il avait apporté avec lui et fit semblant de lire ; moi, je fis semblant de l'écouter, mais nous n'étions attentifs qu'à ce qui se passait dans le jardin de Sédékias. Le vieillard s'éveilla ; quelques questions² que nous lui entendîmes faire à la jeune fille nous prouvèrent que sa vue était très faible et qu'il ne pouvait nous apercevoir dans l'endroit où nous étions, ce qui nous fit grand plaisir, car nous nous proposions d'y venir souvent. Sédékias s'en alla en s'appuyant sur la jeune beauté et nous retournâmes chez nous où, ayant fait jaser notre hôte le cordonnier, nous apprîmes que le vieux Sédékias n'avait d'héritier de ses biens qu'une petite-fille appelée Sara qu'il aimait beaucoup.

Lorsque nous fûmes retirés dans notre chambre, Germanus me dit :

– Mon cher ami, j'imagine un moyen de finir tout à coup ton [416] procès avec ton grand-oncle, qui serait d'épouser sa petite-fille, mais il faudra beaucoup de prudence pour y réussir.

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son³ histoire, il s'aperçut que nous étions près de notre gîte et disparut.

¹ *Surch.* : au passage qui commence par

² *Biffé* : qu'il fit

³ *Biffé* : récit

TRENTE-CINQUIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

J'allais tous les jours passer plusieurs heures vis-à-vis du jardin de Sédékias et je ne manquais guère d'y voir ma jeune cousine, tantôt seule, tantôt avec son grand-père. Quoique je ne lui parlasse point, elle devinait bien que je n'étais là que pour elle. Vous savez que les jeunes gens s'entendent bien vite. Tandis¹ que j'étais tout occupé de la belle Sara, Germanus qui n'y prenait pas le même intérêt avait passé plusieurs jours à entendre les leçons d'un rabbin appelé Josué et devenu ensuite si célèbre sous le nom de Jésus. Car Jésus est en grec le même nom que Jehoschuah en hébreu, comme on peut le voir par la version des Septante. Je demandai à Germanus si ce nouveau maître prêchait une nouvelle religion :

– Non, me répondit-il, il se borne comme Jean le baptiseur à prêcher la morale la plus pure et il ne s'écarte pas beaucoup des pratiques de la religion juive, si ce n'est dans la prière où s'adressant à Dieu, il dit « Notre Père », ce qui se rapproche du mode égyptien ; et l'on dit aussi qu'il a été longtemps en Égypte. Mais les Juifs croient qu'il se donne pour le fils de Dieu. Dernièrement, il demanda à ses disciples ce que l'on disait de lui dans le monde. Pierre lui répondit : « Les uns disent que vous êtes Élie revenu au monde, d'autres que vous êtes Jérémie ou Jean – Et toi, Pierre, qu'en penses-tu ? » [417] demande Jésus. Pierre répondit : « Je pense que vous êtes le Messie, fils de Dieu vivant. » Cette réponse plut à Jésus, mais il défendit à ses disciples de dire qu'il était le Messie. En effet, ce titre était presque équivalent à celui de roi et il était dangereux de le prendre².

Je ne demandai point d'autres détails à Germanus : j'étais trop occupé de mon amour et de mes projets pour me jeter dans les opinions nouvelles. Et Germanus qui voulait d'abord suivre Jésus en Galilée se désista aussi de ce projet.

Un soir, Sara ôta son voile et voulut l'attacher aux branches d'un a[rbre de] baume, mais le vent s'empara de ce vêtement et après l'avoir fait³ voltiger un peu, le fit tomber dans le Cédron, je m'élançai dans les flots du torrent, je saisis le voile et le suspendis à un arbre qui était au pied de la terrasse. Sara avait détaché une chaîne d'or de son cou et me la jeta. Je la pris, la baisai et je repassai l'eau.

Le vieux Sédékias s'était éveillé au bruit. Il voulut savoir ce qui était arrivé, Sara le lui expliquait, il se croyait près de la balustrade et il était sur des roches où l'on n'en avait point mis parce qu'il y avait⁴ des arbustes qui en tenaient lieu. Le pied glissa au vieillard, les arbustes cédèrent et il roula jusque dans le torrent. Je m'y précipitai après lui, je le saisis et le ramenai sur le rivage où je me tenais à l'ordinaire. Tout cela fut l'affaire d'un instant. Sédékias reprit ses sens et se voyant dans mes bras, il comprit qu'il me devait la vie. Il me demanda qui j'étais ; je lui répondis que j'étais un Grec d'Alexandrie et que n'ayant ni bien ni parents, j'étais venu chercher fortune à Jérusalem.

– Je veux te tenir lieu de père, reprit Sédékias, et tu logeras chez moi.

Je ne jugeai pas à propos de parler de Germanus ; il continua à demeurer chez le cordonnier et moi, je fus installé chez mon grand-oncle, ce qui parut ne point déplaire à Sara. Tous les jours, je faisais quelque progrès dans son cœur et tous les jours aussi, je me mettais mieux dans l'esprit du grand-père. Le commerce du change se faisait [418] alors comme il se fait aujourd'hui dans tout l'Orient. Si vous allez au Caire ou à Bagdad, vous y verrez à la porte des mosquées, des hommes assis à terre et ayant sur leurs genoux des petites tables qui ont une coulisse à l'un des coins pour faire couler l'argent déjà compté. Autour d'eux sont des sacs remplis d'or et d'argent qu'ils débitent à ceux qui ont besoin de

¹ GF, p. 616.

² Matthieu, 16. 14-20.

³ *Biffé* : rouler

⁴ qu'il y avait *surch.* : des arbustes en te

telle ou telle monnaie. On appelle ces changeurs *saraf*, et c'est ce que vos évangélistes ont rendu par *trapézites*. Presque tous les changeurs de Jérusalem et de toute la Judée ne travaillaient que pour le compte de Sédékias qui, s'entendant avec les fermiers romains et avec les douaniers, faisait à sa volonté hausser ou baisser telle monnaie qu'il voulait. Je compris bientôt que le meilleur moyen que j'avais d'acquiescer les bonnes grâces de Sédékias était de me rendre habile changeur et de suivre avec une attention infinie toutes les hausses et baisses de l'argent. J'y réussis si bien qu'au bout de deux mois il ne se faisait plus aucune opération sans que je fusse consulté.

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, ils s'aperçut que nous arrivions au gîte et s'éloigna avec rapidité.

TRENTE-SIXIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT¹

Il courut un bruit que Tibère voulait ordonner une refonte générale des monnaies d'argent dans tout l'Empire. Je n'avais pas inventé cette nouvelle, mais je me crus permis de la répandre, et vous pouvez juger de l'effet qu'elle dut faire parmi les changeurs. Sédékias lui-même ne savait plus qu'en penser et ne pouvait se déterminer à aucun parti. [419]

Je vous ai dit que dans tout l'Orient l'on voit encore aujourd'hui les changeurs aux portes des mosquées ; à Jérusalem nous étions dans le Temple même. Il était vaste, et le coin que nous occupions n'embarrassait point le service divin. Mais depuis quelques jours, on ne voyait plus de changeurs parce que l'alarme était générale. Sédékias ne voulait pas me consulter en forme, mais il semblait vouloir lire dans mes yeux. Enfin lorsque je jugeai la monnaie d'argent assez discréditée, je crus qu'il était temps de paraître. J'en parlai à Sédékias et je l'engageai à me confier tout l'or qu'il avait dans sa maison. Ce numéraire montait à deux cents talents ; j'en disposai une partie dans des vases d'airain et je le recouvris de monnaie d'argent pour ne pas faire voir tout de suite que mon intention était d'acheter tout l'argent monnayé qu'il y avait à Jérusalem. J'achetai cependant peu à peu toutes les monnaies d'argent que l'on avait apportées, et l'on en apportait toujours plus. Tout² allait à merveille et j'étais en train de doubler les fonds de mon grand-oncle. Sur ces entrefaites, nous entendîmes un Pharisien qui disait que Jésus de Nazareth était entré à Jérusalem sur un âne, que le peuple l'avait reçu avec beaucoup d'enthousiasme criant « Hosanna » et jetant leurs manteaux sous les pas de son âne. Cette nouvelle affecta peu les changeurs et autres hommes occupés de commerce, et ils continuèrent à vaquer à leurs affaires. Mais tout à coup nous vîmes entrer Jésus armé d'un fouet de cordes dont il donnait des coups à tour de bras à tous tant que nous étions. Les disciples, suivant l'exemple de leur maître, se mirent aussi à nous maltraiter. Mes vases d'airain furent renversés, mon or se répandit sur le pavé du Temple et fut enlevé par la foule qui était entrée à la suite de Jésus. Je sortis du Temple, battu et ruiné.³ Je gagnai tristement le logis de Sédékias ; je le trouvai sur sa porte :

– Eh bien ! me dit-il avec inquiétude, qu'as-tu sauvé ?

Il fallut bien lui avouer que j'avais tout perdu. J'eus beau lui représenter mon innocence. Il me maudit, me donna les noms les plus [420] odieux et me chassa de sa maison.

¹ La suite est aut. jusqu'à la fin.

² GF, p. 730.

³ *Biffé* : J'allai

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, il parut surmonté par le souvenir de ses peines et s'éloigna de nous sans que les cris du cabaliste pussent l'arrêter.

TRENTE-SEPTIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

J'étais retourné chez le cordonnier et j'y demeurais avec Germanus. Je passais les jours et les nuits à pleurer, et il me semblait que mes malheurs étaient à leur comble, mais j'éprouvai bientôt qu'il était des peines encore plus cuisantes, car mon hôte vint me dire un matin que Sédékias avait promis sa petite-fille à un juif de Tibériade et que la noce allait se faire incessamment. Ce dernier coup du sort m'ôta tout désir de vivre et je tombai dans la plus affreuse mélancolie. Germanus qui cherchait à me distraire allait par la ville et venait ensuite m'en raconter les nouvelles.

Bientôt dans tout Jérusalem, il n'y eut plus qu'un seul sujet de conversation : le grand prêtre Caïphas n'avait pu supporter qu'un *rabi* voulût s'arroger le droit de battre les gens qui étaient dans le Temple et ne s'y conduisaient pas à son gré, puisque la police du Temple avait de tout temps appartenu aux grands prêtres, et il avait juré la perte de Josué. Ce maître infortuné trahi par un de ses disciples fut livré à la justice romaine. Pilate ne le trouvait pas digne de mort, mais la loi de Moïse y condamnait tout novateur. Elle était formelle sur ce point. Un vendredi que j'étais dans la boutique du cordonnier, j'entendis du bruit dans la rue et je vis que c'était Josué que l'on conduisait au supplice et qui était encore obligé de porter sa croix. Lorsqu'il passa devant la boutique du cordonnier, il voulut s'y appuyer un instant. Je le repoussai. Josué se tourna vers moi et me dit : [421]

– Tu n'as pas voulu que je me repose et tu ne te reposeras jamais.

– Comment cela ? dit Germanus, pourquoi ne se reposerait-il pas ?

Josué se tourna du côté de Germanus et lui dit :

– Il se reposera tous les cent ans d'un sabbat à l'autre à commencer déjà¹, et tu passeras avec lui ce temps de repos pendant dix-huit siècles.

Les bourreaux de Josué le forcèrent à marcher, mais il n'était pas encore au bout de la rue que je me sentis saisi par je ne sais quelle inquiétude qui me força à m'élancer hors de la boutique du cordonnier. Un pouvoir surnaturel m'entraînait. Je voulus en vain lui résister, je fis de loin des signes d'adieu à Germanus et un instant après, je me trouvai au milieu de la campagne. Je suivis le torrent de Cédron, ensuite le rivage de la mer Morte d'où je gagnai Suez. Ensuite je m'enfonçai dans le désert. Je rencontrai des troupes d'Arabes nabatéens et d'autres voyageurs. Quelquefois ils paraissaient ne point me voir, d'autres fois ma rencontre répandait l'épouvante parmi les hommes et les animaux et les dispersait au loin. J'arrivai au sommet d'une montagne dont le côté était coupé à pic et formait un affreux précipice au fond duquel je voyais des panthères et des hyènes se disputer les restes d'un éléphant.

– Ah ! m'écriai-je, monstres avides de sang, buvez le mien et délivrez-moi de l'existence.

Je me précipitai du haut de la montagne, mais je tombai sans me faire du mal au milieu des panthères et des hyènes qui se retirèrent en rugissant et grinçant les dents. Je vis alors que j'étais réellement condamné au supplice de l'immortalité.

Le Juif errant interrompit ici le cours de son récit et disparut à nos yeux. [422]

¹ *Interl.* : à commencer déjà [la lecture de ces quatre dernières lettres n'est pas certaine.]

TRENTE-HUITIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Les cabalistes n'avaient pas encore appris l'art de me faire obéir à leurs conjurations et je traînai ma misère dans les déserts de l'Afrique pendant soixante-huit ans¹ sans aucune interruption. Enfin je sentis que le pouvoir qui me faisait continuellement changer de place me dirigeait entre le couchant et le septentrion. Au bout de six jours de marche, je découvris Jérusalem, que dis-je Jérusalem ? Je vis des amas de ruines au milieu desquelles un monceau de débris plus élevés que les autres marquait la place où avait été le Temple. Quelques malheureux, qui avaient adossé des cabanes contre les pans de murs qui subsistaient encore, allumèrent des lampes et commencèrent la célébration du sabbat. Je sentis alors pour la première fois depuis cent ans mes muscles² se détendre. Je m'assis sur une pierre et je goûtai la délicieuse sensation du repos.

Les rayons de la lune éclairaient la scène de désolation dont j'étais environné, et j'y promenais tristement mes regards, lorsque tout à coup je reconnus la chute du torrent et le lieu où je m'étais assis tant de fois. Je distinguai l'onde profonde et claire où je m'étais élancé pour sauver le voile de Sara, et mon cœur endurci par un siècle de supplices éprouva quelque disposition à s'attendrir.

Alors je vis un jeune juif qui, s'approchant de moi³ d'un air affable et ouvert, me dit :

– Vous me paraissez étranger et voyageur. Daignez entrer dans ma chaumière et célébrer le sabbat avec nous.

Je le suivis et j'entrai dans une hutte de nattes et de branches de palmiers assez semblable à celle que j'avais habitée avec mon vieux ami Dellius, mais il semblait cependant qu'il y régnât quelque aisance.

Le juif me présenta sa femme qui était jeune et jolie, et sa grand-mère [423] qui était couchée dans le fond de la chaumière.

– Seigneur étranger, me dit le juif, vous n'auriez trouvé au milieu de ces ruines aucun homme en état de vous offrir un tapis pour vous coucher et un léger repas pour réparer vos forces. Si nous jouissons d'un peu plus d'aisance, nous le devons à un officier des troupes de Vespasien qui prend intérêt à nous et nous donne le moyen de gagner notre vie. Vous le verrez bientôt, car il a promis de passer le sabbat avec nous.

La vieille grand-mère prit alors la parole et dit :

– Ce que mon petit-fils appelle aisance m'aurait paru la plus affreuse misère. Si vous aviez été autrefois dans ce pays-ci, vous y auriez entendu parler de⁴ la belle Sara, petite-fille⁵ du riche Sédékias.

Il me fut impossible d'en entendre davantage. J'étais baigné de mes larmes, suffoqué par mes sanglots. La porte s'ouvrit, je vis entrer le bienfaiteur de cette famille et je reconnus Germanus.

Le Juif errant cessa de parler et s'enfonçant dans le vallon, il disparut à nos yeux.

¹ soixante-huit ans *surch.* : un siècle entier

² *Surch.* : membres

³ *Biffé* : me dit

⁴ *Biffé* : ma grand-mère

⁵ petite-fille *surch.* : héritière

TRENTE-NEUVIÈME JOURNÉE

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Germanus passa la soirée avec moi. Il me conta les troubles de Judée et la prise de Jérusalem par Titus. Il voulait aussi me raconter les progrès qu'avait faits la religion de Josué. Il était tard et je sentis avec délice que le sommeil s'emparait de mes sens. Il y avait cent ans que je n'avais dormi, je priai donc Germanus de remettre cette histoire au lendemain et je me couchai. Le lendemain, je m'éveillai fort tard. Germanus était auprès de moi. Il m'avait fait préparer un fort bon [424] déjeuner qui me parut d'autant meilleur que pendant un siècle je n'avais vécu que de fruits sauvages que je cueillais tout en marchant.

Lorsque ma faim fut apaisée, nous sortîmes de la cabane. Nous nous mîmes à l'ombre d'un térébinthe et Germanus, se rappelant qu'il avait promis de me raconter les progrès de la religion de Josué¹, s'assit auprès de moi et commença en ces termes :

– Les disciples de Josué continuèrent encore à le voir pendant quarante jours après sa mort, et il les entretint du royaume de Dieu. Plusieurs crurent qu'il rétablirait le royaume d'Israël, mais il ne voulut point s'en expliquer clairement et monta au ciel. Les disciples au nombre de cent cinquante ne se séparèrent point et firent tous les jours quelque miracle, ce qui au reste est fort commun dans ce siècle-ci. Non seulement Simon le Magicien et Apollonius de Thyane ont fait les choses les plus surprenantes, mais cela est devenu un métier et ceux qui l'exercent sont appelés prestigiateurs. Mais la société naissante dut ses principaux accroissements à un moyen qui ne manque guère de réussir parmi le peuple, c'est d'avoir une bourse commune. Les petites gens y voient une ressource pour les temps où ils manqueraient d'ouvrage, et les chefs de l'ordre sont charmés de disposer de quelques fonds et d'acquérir ainsi une importance² dont la bassesse de leur état les eût toujours tenus éloignés. Les apôtres attachèrent beaucoup d'importance à ce que chacun apportât de bonne foi sa quote-part. Et il en coûta la vie à³ Ananias et à sa femme pour en avoir soustrait quelque chose. La société naissante fut vivement persécutée, mais en ouvrant son sein aux persécuteurs, elle en fit de zélés partisans qui au reste étaient aussi des gens du peuple ; de là vient aussi que l'on ne connaît guère les disciples de Josué que sous le nom d'Ébionites qui veut dire pauvres.

« Beaucoup de Grecs et quelques Romains voulurent être admis aux repas en commun appelés *agapes*, mais la loi judaïque prohibait plusieurs espèces de viandes. Pierre eut une vision qui leva cet [425] obstacle, et une voix sortie du ciel déclara que toutes les viandes étaient pures. La secte s'est propagée comme elles se propagent toutes. Il y eut de petites sociétés affiliées les unes aux autres et qui correspondaient entre elles, et surtout des bourses communes. Toutes ces sociétés regardaient Josué comme le véritable Messie dont le règne avait été promis par les prophètes.⁴ C'était la véritable profession de foi. Marc et Mathieu écrivirent l'histoire de leur divin maître environ six ans après sa mort et trente-huit après le temps de sa naissance, et leurs recherches prouvèrent que tout ce que les prophètes avaient prédit était réellement arrivé dans ce temps-là, et plusieurs personnes se rappelaient de beaucoup de circonstances qui avaient eu lieu trente-huit ans auparavant et qui prouvaient évidemment que Josué était le Messie ou Christ.

« Les choses en restèrent là jusques à environ trente ans après la mort de Josué. Alors Jean, que vous avez pu voir très jeune à Jérusalem, a écrit un évangile dont le début est pris dans Platon. Il y dit positivement que Josué est non seulement le Messie, mais qu'il est aussi le Verbe.

¹ de Josué *surch.* : chrétienne

² *Surch.* : influence

³ *Biffé* : Algol et

⁴ S'achève ici le deuxième cahier 6 ; le texte se poursuit sur le papier de 1799.

« Cette introduction du Verbe, qui n'eut lieu que longtemps après les prédications de Pierre et de Paul, rallia au christianisme tous les amis de la doctrine égyptienne et tous les platoniciens de l'école d'Alexandrie. Mais en même temps, elle a amené les disputes métaphysiques et une quantité de schismes différents. Aujourd'hui, chaque Église a quelque point de croyance qui lui est particulier, et traite les autres d'hérétiques. La prise de Jérusalem par Titus, ayant dispersé les Juifs dans tout le monde romain, a achevé de répandre la connaissance de leurs livres sur lesquels le christianisme est fondé.

« Quant aux adorateurs des dieux, ils sont toujours charmés quand on leur en présente de nouveaux pour leur panthéon, surtout quand ces dieux viennent de Perse, de Syrie ou de l'Asie mineure. Et s'ils persécutent les chrétiens, c'est qu'ils les confondent avec les juifs. Or ceux-ci, depuis la destruction de leur capitale, sont possédés de je ne sais quel fanatisme de vengeance et de révolte qu'on ne sait comment réprimer. Au moment où je vous parle, les juifs réfugiés en Libye [426] méditent de massacrer les colonies romaines et je crois qu'ils réussiront.

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, il s'aperçut que nous étions arrivés au gîte et s'éloigna avec rapidité.

Nous soupâmes et après le souper, le cabaliste prenant un ton peu convenable s'exprima avec assez de légèreté sur toutes les choses que le Juif errant avait dites. Je ne crus pas devoir le souffrir et prenant mon sérieux, je lui dis :

– Monsieur de Uzeda, je respecte votre croyance et je pense pouvoir exiger la même condescendance à mon égard. Si d'ailleurs vous espérez pouvoir affaiblir¹ l'attachement que j'ai pour ma religion,² je vous avertis que vous n'y réussirez pas mieux que vous n'avez réussi à m'arracher mon secret dans le commencement de notre connaissance.

Velasquez dit qu'il ne pouvait souffrir que l'on parlât légèrement de la religion et que si elle avait été établie par des moyens humains, elle pouvait néanmoins être toute divine et que si nous ne la comprenions pas, ce n'était pas une raison pour la rejeter, puisque nous ne comprenions réellement presque rien des choses que nous voyions tous les jours. Enfin il ajouta :

– Mon père m'assurait que le chevalier Isaac Neuton ne parlait jamais de la religion qu'avec respect et recueillement, et qui ne voudrait voir adopter tous les sentiments de ce grand homme ?

Le cabaliste parut embarrassé et se tut. Un instant après, nous vîmes arriver un homme à cheval que l'on reconnut bientôt pour être un courrier du Conseil de Madrid. Il nous aborda et demanda si don Alphonse Van Worden se trouvait parmi nous. Je me nommai et il me remit une lettre conçue en ces termes :

Seigneur Alphonse,

Le tribunal chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes est satisfait de votre soumission. Vous pouvez aller à Madrid y prendre le commandement de [427] votre compagnie. Nous ne signons point.

Nous priâmes le courrier de prendre place avec nous et on lui fit servir quelques mets apprêtés à la hâte. Il parla peu, mangea bien et partit sans prendre congé de personne.

¹ *Biffé* : ma croyance

² *Biffé* : vous vous

La¹ pie ne quitte point son nid tant qu'elle soupçonne qu'un homme est caché dans les environs. Des chasseurs sont entrés ensemble dans une cachette au nombre de trois. Ils en sont sortis les uns après les autres, et la pie n'a quitté son nid qu'après avoir vu partir le troisième. Quand les chasseurs sont venus quatre ou cinq, la pie s'est embrouillée, ou bien elle est toujours partie au troisième. Les chasseurs en ont conclu que la pie ne pouvait compter que jusques à trois. Ils se sont trompés : la pie avait retenu la figure de trois individus, mais elle ne les avait pas comptés, car pour compter, il faut abstraire le nombre de la chose et cette abstraction qui est à la portée de presque tous les hommes n'a encore été conçue par aucun animal.

Sans doute l'intelligence des animaux approche souvent de la nôtre. Le chien démêle le maître de la maison, ses amis et les indifférents. Il aime ceux-ci, il souffre à peine les autres. Il hait les gens de mauvaise mine. Il se trouble, il s'agite, il espère, il craint, il est honteux lorsqu'on le surprend à faire ce qui lui est défendu². Plin rapporte que l'on avait³ appris à danser à des éléphants et qu'on les surprit une fois, répétant leur leçon au clair de lune.

L'intelligence des animaux nous surprend tant qu'elle s'applique à des faits particuliers. Ils font ce qu'on leur ordonne. Ils évitent ce qu'on leur défend ou ce qui leur est nuisible d'une autre manière⁴. Mais ils n'ont point abstrait l'idée générale du bien d'avec l'idée particulière de telle ou telle action. Ils ne peuvent donc point classer leurs actions et les diviser en bonnes et mauvaises. Ils n'ont donc point de conscience ; ils ne peuvent donc point la suivre. Ils ne sont donc point susceptibles de récompenses ni peines, si ce n'est de celles que nous leur accordons ou infligeons pour notre utilité et non pas [429] pour la leur⁵.

Voilà donc l'homme seul de son espèce sur un globe où nous ne voyons rien qui n'entre dans un plan général, l'homme seul qui sache penser sa pensée, qui sache abstraire et généraliser une qualité, et qui par là même est susceptible de mérite et de démerite, parce que la généralisation⁶ et division en bien et en mal leur ont formé une conscience⁷. Mais pourquoi aurait-il ces qualités qui le distinguent de tous les autres animaux ?

Ici l'analogie nous conduit à dire que si tout⁸ dans ce monde visible a un but, la conscience ne peut avoir été mise dans l'homme pour rien. Et nous voilà conduits de raisonnements en raisonnements jusques à la religion naturelle qui nous conduit au même but que la religion révélée, à savoir⁹ à des rémunérations dans une vie à venir et à l'existence d'un créateur. Or quand les résultantes¹⁰ sont les mêmes, les productrices¹¹ ne peuvent¹² être fort différentes. C'est ainsi que dans le calcul différentiel, nous avons x plus dx exposant y qui peut être produit par¹³ qui peut également être produit par [*sic*] $(x + dx + ddx)$ puisque les secondes différentielles s'évanouissent devant les premières si bien que les facteurs mêmes peuvent être considérés comme égaux.

¹ GF, p. 601.

Le texte qui suit est aut. et a été porté à l'envers du document ; il commence au recto du troisième f.

² Renvoi, sans doute par erreur, sur la p. en regard à ces mots : ou ce qui leur est nuisible d'une autre manière

³ Biffé : fait

⁴ Renvoi, pour la seconde fois, sur la p. en regard à ces mots : ou ce qui leur est nuisible d'une autre manière

⁵ peines, si ce n'est [...] *surch.* : peines, peines dans une vie à venir, ils n'y ont aucun droit puisqu'ils n'ont pu ni mériter ni démerite

⁶ Biffé : de leur système

⁷ Sur la p. en regard : parce que la [...]

⁸ *Surch.* : rien

⁹ Biffé : à des récompens

¹⁰ *Surch.* : résultats

¹¹ *Surch.* : causes produisantes

¹² Biffé : dire

¹³ x plus dx [...] *surch.* : $D(x + dx)^y$

Mais, me direz-vous, il ne s'agit point ici de me prouver que la religion révélée aille au même but que la naturelle. Si vous voulez être chrétien, vous devez croire à la religion révélée, aux miracles qui l'ont annoncée et établie.

Un moment s'il vous plaît, assignons¹ une valeur aux différentielles. Selon le théologien, Dieu est l'auteur de la religion [430] chrétienne, et selon le déiste, il l'est aussi puisque rien n'arrive que par sa permission.

Mais le théologien s'appuie sur des miracles qui, étant une exception aux lois générales de la nature, font quelque peine au physicien qui est porté à croire que Dieu, l'auteur de notre sainte religion, ne l'a établie que par des moyens naturels² et humains, et sans déroger aux lois qu'il avait imprimées au monde physique et moral.

Ici la différence est déjà assez légère, mais le physicien tente une différenciation encore plus délicate. Il dit au théologien :

– Ceux qui ont vu les miracles n'ont pas eu de peine à y croire. Le mérite de la foi est pour vous qui êtes venu dix-huit siècles plus tard ; mais votre foi est également éprouvée, soit que ces miracles aient eu lieu, soit qu'une tradition sainte vous en ait transmis la connaissance. Et si l'épreuve est la même, le mérite est le même aussi.

Ici le théologien quitte la défensive et dit au physicien :

– Mais vous-même, qui vous a révélé les lois de la nature ? Comment savez-vous si les miracles, au lieu d'être des exceptions, ne sont point des manifestations de phénomènes qui ne vous sont pas connus ? Car vous ne connaissez point ces lois de la nature auxquelles vous en appelez. Vous ne savez point pourquoi les rayons du soleil qui vous paraissent si chauds ne chauffent pourtant pas les sommets des montagnes ; vous ne savez pas pourquoi ils traversent le cristal qui est si compact et ne peuvent traverser du papier noirci. En un mot vous ne savez rien.

{Le physicien est obligé d'avouer qu'il ne sait rien, et il cherche de nouveaux moyens de se rapprocher du théologien. Ainsi d'approximation en approximation, ils arrivent à une différence inappréciable. Or une différence que je ne puis apprécier ne me donne point le droit de me séparer de l'Église et je m'y soumets de cœur et d'âme.}

Le physicien est obligé d'avouer qu'il ne sait rien et qu'il n'est pas en droit de nier les miracles, mais il dit au théologien :

– Et vous, vous n'êtes pas en droit de rejeter le témoignage des Pères de l'Église qui conviennent que plusieurs dogmes et mystères [431] existaient dans les religions³, antérieurement au christianisme.⁴ Vous devez donc vous rapprocher de mon opinion et dire que les dogmes ont pu être établis par la volonté de Dieu et par des moyens humains, avant de l'être par sa volonté et⁵ par des moyens surna[turels.]

Ainsi les opinions du théologien et du physicien, bien qu'elles ne puissent se rencontrer tout à fait, peuvent se rapprocher sans cesse jusques à une différence presque inappréciable. Or une différence que je ne puis apprécier ne me donne point le droit de me séparer de la communion de mes frères et des opinions de l'Église. Je m'y soumets donc de cœur et d'âme.

Et les preuves que la chose est ainsi, c'est que Neuton et Leibnitz ont été je ne dis pas chrétiens de bonne foi, mais théologiens. Quant à moi qui ne devrais pas me nommer après ces grands hommes, ma théologie consiste à étudier les œuvres de la création et je crois m'être en quelque sorte par la pensée élevé au créateur⁶ lorsque l'observation m'a conduit à deviner quelques-uns des moyens secondaires dont il a daigné se servir.

¹ *Surch.* : donnons

² *Sur la p. en regard.*

³ *Biffé* : non révélées,

⁴ *Biffé* : Et si elles y sont entrées par des moyens humains,

⁵ Le texte se poursuit verticalement dans la marge droite jusqu'à « surna ».

⁶ *Biffé* : autant qu'il est en moi

Après avoir ainsi parlé, Velasquez ôta son chapeau et prenant l'air de recueillement, il tomba dans une rêverie profonde que l'on aurait pu prendre pour une extase de la part d'un ascétique.

Rébecca voyant qu'il persistait dans le silence, se leva et me donna le bras. Il nous suivit et nous retournâmes au camp sans mot dire. Mais ce qui s'était passé me prouva que¹ ceux qui visiblement voulaient nous faire embrasser la religion musulmane n'auraient pas meilleur marché de Velasquez que de moi.

¹ *Biffé* : l'on n